

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME NUMÉRO

JUIN 1902



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1902

REVUE
PROFANATION DE LA FOI

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 mai 1902.

ANNO DOMINI 1902

Le

Oblat

Pl
silenc
Canad
lettre
à nos
de l'a
chercl

Dépa



nous j
pour le

Les Eldorados du Nord-Ouest Canadien

EXCURSION AU MACKENZIE ET AU KLONDYKE

Par MGR GROUARD

Oblat de Marie-Immaculée, Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie

Plusieurs de nos lecteurs regrettaient depuis quelque temps le silence des Pères Oblats sur leurs belles et laborieuses missions du Canada. Enfin, Mgr Grouard vient de publier cette intéressante lettre. Nous nous empressons de la reproduire, assurés d'être agréables à nos lecteurs et d'appeler leurs sympathies sur les travaux et les besoins de l'apostolat dans ces régions où les missionnaires, à l'encontre des chercheurs d'or, ne demandent que la conquête des âmes.

I

Départ. — Traîneau à chiens. — Difficultés du voyage
— Les faux "placers" du Grand Lac des
Esclaves. — Commerce de fourrures.

ME viens de faire, dans le Mackenzie et le Yukon, une tournée qui m'a pris neuf mois environ.

Le 3 janvier, nous fîmes nos adieux à la mission et aux bonnes sœurs, ainsi qu'à leur 65 enfants et nous partîmes, les frères Charbonneau, Jean-Marie et moi, pour le fort Smith. Chacun des frères conduisait un atte-

lage de chiens remorquant un traîneau. Sur l'un étaient entassées les provisions de voyage ; dans l'autre, décoré du nom de carriole, je m'étendis tout de mon long ; on m'enveloppa, à peu près comme une momie, de couvertures et de peaux de cariboux, on me ficela comme un paquet, de sorte que le traîneau et moi ne faisons qu'un tout compact, et bientôt nos coursiers dévorent l'espace.

* * *

Faut-il vous dire un mot de ces pauvres chiens qui, dans ce pays, nous rendent de si grands services ? Ils sont pour nous ce que sont les chevaux dans les contrées plus favorisées de la nature, et si un grand écrivain a dit : " La plus belle conquête que l'homme ait faite, c'est le cheval ", je erois que nous pouvons revendiquer pour nos plus humbles quadrupèdes une partie de cet éloge, d'autant que, dans la langue de nos sauvages, le cheval n'est qu'un chien agrandi : *li tcho* (gros chien). Aussi je suis fier des quatre bons chiens attelés modestement à ma pauvre carriole. Voici leurs noms. Néron, Titus, Summer, Winter. Ils sont renommés dans tout le Nord et ils ont acquis la réputation d'être les sujets les plus alertes, les plus courageux, les plus dociles et les plus résistants, que, de mémoire d'homme, on ait vus dans le pays. Le frère Jean-Marie les aime comme la prunelle de ses yeux, et, en cela, je ne lui cède guère.

* * *

Nous voilà partis. L'air est pur, le froid vif (une trentaine de degrés au-dessous de zéro), mais il n'y a presque pas de neige. Une semaine avant Noël, un vent chaud du Sud-Ouest a soufflé avec tant de force que la neige a fondu.

Les traîneaux ont été munis de lisses de fer, bandes légères, plates et minces, qui les protègent ; on ne les emploie que lorsqu'on glisse sur la glace vive, dont les aspérités auraient bien vite usés les planches de bouleau, ce qui n'a pas lieu sur la neige où le frottement est plus doux.

Le troisième jour, au soir, nous avons franchi une distance de 160 kilomètres bien comptés, et nous arrivions à Smith Landing, point d'arrêt de la navigation durant l'été. De nombreux et dangereux rapides obstruent la rivière et, pour les éviter, on a ouvert un chemin de charrettes dans le bois jusqu'au fort Smith.

Au Landing, nous trouvons le R. P. Brémont, chargé de desservir cette petite station. En été le mouvement y est très grand, puisque tout le trafic du Mackenzie passe là ; mais, en hiver, la population ne se compose que de quelques familles de métis et de sauvages.

Cependant, les maisons de bois, assez bien construites, les étables (car le foin, abondant dans le voisinage, permet aux gens d'avoir quelques bêtes à cornes et même des chevaux), les dépôts de la Compagnie et les magasins des traiteurs forment un village assez considérable.

Le lendemain, fête de l'Épiphanie, je chantai la grand' messe dans la pauvre chapelle, un hangar dépourvu de tout ; c'est à peine si l'on peut s'empêcher d'y geler ; malgré cela tout le monde assiste à l'office et me remercie de ce que le Père vient les visiter plus souvent qu'autrefois, en attendant qu'une mission permanente soit établie en ce lieu.

* * *

Après-midi, nous partons avec le P. Brémont pour le fort Smith, distant de 2 kilomètres et nous arrivons, au bout de deux heures, chez le R. P. Laity, à la mission de St-Isidore. Vous avez ici le pendant du Landing, avec une popu-

lation plus nombreuse. Le Fort de la Compagnie et la mission ayant été établis là, il en résulte que ce poste a une grande importance. Situé aux pieds des rapides, il est la tête de la navigation du Mackenzie. On y pêche en automne de gros poissons qui ressemblent un peu au saumon et qu'on ne trouve qu'au-dessous des rapides du fort Smith. Les gens en font provision, surtout pour nourrir leurs chiens.

La mission, composée de quelques vieilles cabanes jointes les unes aux autres, est dans un état de délabrement qui fait pitié à voir. Aussi, depuis longtemps, le P. Laity cherche-t-il à la remettre sur un meilleur pied. Malheureusement le bois de construction est rare, car, assez loin, dans les environs, les arbres ont été abattus et employés à bâtir soit les maisons du fort, soit celles des habitants, et, en outre, la main d'œuvre est encore plus rare et surtout fort coûteuse. Les gens travaillent peu, exigent un gros salaire, veulent qu'on les nourrisse et de plus qu'on nourrisse leurs familles avec eux. Dans de telles conditions, que voulez-vous que fasse le pauvre Père ? Je lui ai donné un frère qui l'aide de son mieux ; mais ce ne sera qu'à la longue qu'il pourra sortir de la gêne où il se trouve ; et je crains bien que ses vieilles mesures ne s'écroulent avant qu'il ait pu leur substituer quelque chose de convenable.

* * *

Nous laissons le frère Charbonneau, qui doit retourner à Athabaska, et nous engageons un jeune sauvage pour nous accompagner jusqu'au Lac des Esclaves avec son traîneau et ses chiens. Notre première journée de marche fut des plus pénibles. La rivière était encombrée de *bourdillons* dont il faut dire un mot. La glace ne prend ici que par les gros froids ; lorsque vient ensuite un temps plus doux, le

courant brise tout et entasse les glaçons jusqu'à ce qu'ils forment une digue solide. La rivière gèle de nouveau et se brise encore. Jugez alors de l'épouvantable chaos à travers lequel il faut passer. C'est ce qu'on appelle *bourdillons*, glaces brisées, entassées en désordre, ne présentant partout qu'arêtes aiguës et menaçantes.

Je ne pouvais rester dans ma carriole où je me serais fait balloter, meurtrir et peut-être défoncer quelques côtes. Je me mis donc à marcher ; or la marche à la raquette sur un terrain semblable n'est pas non plus très commode. Bref, voyant que ces *bourdillons* hérissent au loin devant nous le lit de la rivière, nous entrons dans le bois.

Mais, hélas ! nous tombons dans un autre dédale d'arbres renversés, enchevêtrés les uns dans les autres, formant une barrière presque infranchissable. Enfin, après des peines incroyables, nous avons la joie de rencontrer un sentier battu qui nous conduit à la Rivière au Sel où nous arrivons à la nuit noire.

Il y a en cet endroit plusieurs maisons de sauvages et nous recevons une cordiale hospitalité. Tout ce monde est chrétien et se trouve heureux de voir l'évêque en passant ; mais la pauvreté des gens est telle qu'ils regardent comme une aubaine les menus débris du frugal repas que je dois prendre chez eux. Assurément, s'ils étaient un peu à l'aise, ils s'empresseraient de me traiter de leur mieux ; mais ils sont dans un dénûment extrême. Leur provision de poisson d'automne fort faisandé est presque épuisée ; point de lièvres ; les castors sont presque anéantis et les orignaux loin dans les forêts. Il y a cependant ici une ressource qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est le sel. Le sol en renferme des amas considérables, l'eau de la pluie ou de la fonte des neiges s'y infiltre, dissout le sel et, une fois saturée, remonte à la surface où elle le dépose par l'évaporation. Il n'y a qu'à le ramasser ; mais encore faut-il pour cela faire un voyage as-

sez long, il dure plus d'une semaine. C'est là que les forts de traite et les missions s'approvisionnent de sel.

Nos sauvages bâtissent un peu partout de petites maisons où ils se trouvent bien plus à l'abri du froid que dans leurs "loges". C'est un progrès qui va croissant d'année en année. Ainsi nous avons eu la chance de pouvoir camper bien souvent sous le toit de ces braves gens qui nous accueilleraient avec joie. Le chapelet, la prière en commun et de nombreuses confessions formaient ordinairement le programme de nos soirées. Cela ne valait-il pas mieux que de se fatiguer à faire un trou dans la neige, à couper du bois, à le charrier sur ses épaules pour le feu du bivouac, sans compter les désagréments du froid, du vent, du grésil, inséparables d'un campement à la belle étoile. Cependant, peu de sauvages restent tout l'hiver dans ces maisons. Les nécessités de la vie les obligent d'en sortir ; mais au moins ils peuvent y passer les mois les plus rigoureux de la mauvaise saison.

* * *

Avant d'arriver au Grand Lac des Esclaves, nous trouvons une cabane remplie d'Américains et, tout près, un petit *steamboat* mis en sûreté sur la côte. C'est tout ce qui reste d'une foule d'explorateurs et de mineurs que de faux bruits ont amenés au Grand Lac l'été dernier. A en croire la rumeur publique, le Klondyke était éclipsé. Des échantillons de roches du fond du lac avaient été analysés à Chicago, par de vrais savants. On y avait trouvé une proportion d'or extraordinaire. Et, de fait, une Compagnie s'était formée, toutes les actions avaient été achetées aussitôt qu'é émises, des ouvriers experts, ingénieurs, chimistes, mécaniciens, avaient été envoyés pour compléter les observations et prendre possession du terrain. On parlait déjà de bâtir une ville sur les bords du Grand Lac des Esclaves.

Le gouvernement canadien s'émut de ces expéditions et envoya un géologue expérimenté, afin de se renseigner sur la valeur de ces prétendues découvertes. On ne parlait partout que du brillant avenir réservé à ce pays. Les agents de la Compagnie, les traiteurs, les sauvages, voire même les missionnaires, se hâtèrent de prendre des *claims*, afin de ne pas laisser tant de richesses tomber entre les mains des étrangers. Mais quand experts, géologues, minéralogistes, etc., eurent examiné les rochers que l'on croyait aurifères, ils n'y trouvèrent rien qui vaille. La foule de mineurs venus de Chicago et d'ailleurs se hâta de fuir pour ne pas se laisser emprisonner dans les glaces. Il ne reste que ceux dont nous voyons en passant la maison et le *steamboat*.

* * *

Nous arrivons à la mission Saint-Joseph, près du fort Résolution. Le P. Dupire en est chargé depuis plus de vingt ans. Toute la population est catholique. La nouvelle église est un petit chef-d'œuvre que le monde admire. Hélas ! le frère Ancel qui l'a construite vient de nous être enlevé. Je ne pense pas que nous retrouvions jamais un homme aussi dévoué, aussi laborieux, aussi habile et intelligent comme menuisier et charpentier.

Un peu en arrière de l'église de Saint-Joseph, on voit une pauvre baraque, surmontée d'une grossière ébauche de clocher et qui semble toute honteuse de se trouver là. C'est le temple protestant, fermé et parfaitement désert. Devant la foi robuste de nos chrétiens, le ministre a battu en retraite et personne n'est venu le remplacer.

Le commerce des fourrures est très actif au fort Résolution et une concurrence acharnée se poursuit entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et les traiteurs libres. Martres, visons, castors, renards, bisons des bois et bœufs musqués des

steppes approvisionnent le marché. Les bisons des bois sont les mêmes que les buffles des prairies aujourd'hui disparus ; leur taille est cependant plus grande. Ils peuplent les terres situées au Sud et Sud-Est du Grand-Lac ; mais, comme ils sont les seuls survivants d'une race intéressante et qu'une chasse opiniâtre menace de les faire disparaître à leur tour, le gouvernement canadien a défendu d'en tuer pendant plusieurs années, sous peine d'amende ou de prison. Quant aux bœufs musqués, que les savants appellent *ovibos*, les steppes qu'ils habitent au nord du lac et où il n'est pas facile de les poursuivre, leur serviront encore longtemps de refuge.

II

**Suite du voyage. — Bourrasques de neige. — Disette
au fort Raë. — Retard du courrier. — Missions
des forts Simpson, du Liard et de
Good-Hope.**

Le P. Roure, du fort Roë, m'envoya le frère Josso avec son traîneau à chiens pour m'aider à me rendre chez lui.

Après avoir laissé les chiens se reposer un jour nous nous mîmes en route. Nous allâmes camper chez des sauvages assez confortablement logés sur une pointe, près d'une île de pierres, d'où l'on prend la " traverse du lac ". C'est la partie la plus dangereuse du voyage en hiver, et je n'étais pas sans une certaine appréhension en voyant cette immense plaine de glace et de neige s'étendre presque à l'infini devant nous. Le temps était menaçant ; de fait, le lendemain matin, le vent soufflait en tempête et il eût été imprudent de s'aventurer sur le lac. Les sauvages, qui nous avaient fort bien accueillis, nous pressèrent de demeurer

chez eux et d'attendre que la bourrasque se calmât. Plusieurs d'entre eux profitèrent de mon arrêt forcé pour se confesser.

Nos compagnons voulurent rattraper le temps perdu en partant au milieu de la nuit. Dans l'après-midi le vent s'apaisa ; et vers minuit nous étions sur le lac.

Tout alla d'abord assez bien et nous étions déjà loin au large quand le vent se réveilla, accompagné de neige, et nous fûmes bientôt enveloppés d'épais tourbillons. J'étais couché au fond de ma carriole, entouré de mes couvertures, ficelé on ne peut mieux, et cependant je ne sais par quelle fissure le vent réussissait à s'introduire et me causait de désagréables frissons. Jugez quelle devait être la position de mes compagnons, obligés de poursuivre leur course à pied au milieu de ces éléments déchainés avec un froid dont la rigueur allait toujours croissant. La Providence cependant nous assista visiblement : nous ne devîâmes pas de la ligne droite et, à 5 heures du soir, nous arrivâmes sur une petite île, au bout de la traverse, après une journée des plus affreuses qu'on puisse imaginer. Notre pauvre guide surtout avait été fort maltraité par le froid et avait tout le visage en compote.

* * *

Le lendemain, nous eûmes la chance de trouver des maisons de sauvages et un bon gîte. Comme il y avait des confessions à entendre, des baptêmes à administrer et des tombes à bénir, je fis partir mes compagnons en avant, comptant sur l'agilité de mes chiens pour les rejoindre, et je remplis les fonctions de mon ministère.

J'ai parlé de tombes à bénir ; en effet, nos pauvres chrétiens ne peuvent pas toujours porter leurs morts au cimetière de la mission. Ils sont donc obligés de les enterrer eux-mêmes, ce qu'ils font religieusement avec chants et

prières, et ils attendent le passage du missionnaire pour faire descendre sur leurs défunts les dernières bénédictions de l'Eglise.

Avant mon départ, on me servit une langue fraîche de caribou et une tasse de thé, le tout fort proprement préparé; le frère Jean-Marie me remit dans ma carriole et fit prendre le galop à ses chiens. Je n'avais pas trop présumé d'eux, car nous atteignîmes nos compagnons avant l'heure du campement.

* * *

La seizième journée, nous arrivâmes au fort Raë et nous trouvâmes dans la compagnie du P. Roure un doux repos de nos fatigues. Voilà bientôt trente ans que ce Père vit au milieu des Plats-Côtés de Chien (c'est le nom que se donnent les Indiens de ce pays.) Il en a fait avec la grâce de Dieu d'excellents chrétiens, malgré les efforts des ministres qui ont essayé de ravager son troupeau et qui, lassés à la fin de leurs insuccès, ont pris le parti de lui laisser libre le champ de bataille.

Le fort Raë était autrefois renommé pour l'abondance des rennes ou petits cariboux qui y faisaient assez régulièrement leur apparition. Depuis quelque temps, je ne sais pourquoi, ils se tiennent à une distance respectueuse. Ce n'est pas que leur nombre ait sensiblement diminué, car on en rencontre encore parfois des troupeaux innombrables. Un sauvage venant du côté du Grand Lac d'Ours me raconta que, pendant trois jours, il avait marché en traversant leurs pistes; " la neige, me dit-il, était partout foulée et aussi dure qu'un plancher ", ce qui suppose le passage d'une armée entière de ces animaux.

Ces rennes diffèrent de ceux de la Laponie, car leur humeur est essentiellement vagabonde, et ils ne sont pas plus susceptibles de s'appivoiser que les bisons des prairies.

Quoi qu'il
vivres et
déchu de
gnie a par

Une au
culté qu'il
arbre ou a
il faut alle
et mainte
charrier un
voyant, a s
en a toujou
en état de
mais c'est u
qu'à bon es

Après av
Roure, nous
arrivé de là
et se charge
et me traîné
pays le perm
vers la forêt,
là d'autres o
épaisse que le
rencontre, av
pour marcher
naire un hom
mirent un ter
leurs provisio
au fort Raë à
ment le P. Ro

Quoi qu'il en soit, le fort Raë, qui regorgeait autrefois de vivres et était le grenier d'abondance du Mackenzie, est déchu de son ancienne richesse, et le commis de la Compagnie a parfois de la peine à nourrir sa famille.

Une autre cause d'inquiétude pour l'avenir, c'est la difficulté qu'il y a à se procurer du bois de chauffage. Tout arbre ou arbuste a disparu des alentours ; pour en trouver, il faut aller au loin ; chaque année la distance augmente et maintenant c'est à peine si l'on peut avec les chiens charrier un voyage de bois par jour. Le Père, plus prévoyant, a soin de se procurer du combustible d'avance et en a toujours une provision sous la main. Il se trouve ainsi en état de venir en aide à ses voisins en cas de nécessité, mais c'est une charité qui lui coûte cher et qu'il n'exerce qu'à bon escient.

* * *

Après avoir passé plus de deux semaines avec le Père Roure, nous partîmes pour la Providence, un frère étant arrivé de là avec deux sauvages pour nous tracer le chemin et se charger de nos bagages. Mes chiens étaient reposés et me traînèrent de nouveau aussi lestement que l'état du pays le permettait. Nous laissons le lac pour couper à travers la forêt, ce qui raccourcit beaucoup la distance ; mais là d'autres obstacles se présentent. La neige était tellement épaisse que le P. Lecorre, en envoyant le frère Lemoël à ma rencontre, avait été obligé de lui donner deux sauvages pour marcher devant les chiens et battre le sentier. D'ordinaire un homme suffit à cette besogne. Malgré cela, ils mirent un temps considérable dans ce trajet, épuisèrent leurs provisions de route et hommes et chiens arrivèrent au fort Raë à moitié morts de froid et de faim. Heureusement le P. Roure avait de quoi réconforter gens et bêtes,

ce dont chacun fit son profit, et il nous fournit surabondamment de vivres pour n'avoir rien à craindre d'un retard forcé.

* * *

Au moment du départ, on vint chercher le Père pour des malades et nous nous dîmes adieu en prenant chacun une direction opposée. Le thermomètre marquait 46 degrés centigrades au-dessous de zéro. Sur le lac, c'est un peu trop ; mais dans le bois cela se supporte facilement, surtout si l'on se donne un peu d'exercice, et la marche à la raquette est alors fort utile. Aussi j'en usai tant que mes forces me le permirent ; la nature du sentier s'y prêtait du reste.

Ce n'est plus une surface nivelée comme la glace du lac, mais un terrain onduleux, souvent encombré de troncs d'arbres et de mille autres petits obstacles qui retardent la marche. On peut encore essayer de suivre les chiens ou prendre le devant, tandis que, sur la glace, je les aurais en un instant perdus de vue. Hélas ! quand on a passé la soixantaine, on ne peut plus prétendre à l'agilité d'un jeune homme. Enfin, je m'estimais heureux de pouvoir au moins de temps en temps me dégourdir les jambes et me réchauffer en activant la circulation du sang.

Chemin faisant, nous remarquons sur la neige de nombreuses pistes de martres, nous saluons quelques sauvages dont les loges sont établies près du sentier, et l'un d'eux m'annonce avec joie qu'il vient de tuer un gros ours endormi dans son trou. Il est venu chercher sa femme et ses enfants pour l'aider à l'apporter à son camp. Il m'invite à l'attendre et me promet bonne chère à son retour. Mais, tout en le félicitant de sa chance, je m'excuse de ne pouvoir retarder notre voyage et nous passons outre. En maints endroits, les orignaux ont laissé des marques de leur pré-

sence. Même l'un d'eux, caché dans un fourré voisin, mais à qui les g. lots de nos chiens ont donné l'éveil, détalé sous nos yeux.

“ — Que n'avons-nous un fusil ! ” s'écrient nos sauvages, voyant à regret une si belle proie leur échapper.

Ainsi, d'étape en étape, s'écoula une semaine et nous arrivons enfin à la mission de la Providence.

Cette mission, sur les bords du grand fleuve, c'est l'oasis dans le désert. Le P. Lecorre, le P. Gourdon, les frères, les sœurs, leurs nombreux enfants, la population du fort et des alentours, métis et sauvages, tout est en émoi et s'empresse de nous souhaiter la bienvenue. Des chants, des compliments, ont été préparés pour la circonstance et sont exécutés ou débités avec entrain et bonne grâce. Aussi ce fut avec plaisir que je prolongeai mon séjour. Je m'étais proposé d'ailleurs d'y attendre le courrier de mars, avec lequel je devais poursuivre ma route au fort Simpson et au fort du Liard.

* * *

Si la charité et le dévouement des sœurs opèrent des merveilles dans l'esprit et le cœur de nos enfants, elles n'ont cependant pu rien faire sur la nature du pays, ni abrégé les distances, ni rendre les communications plus faciles ou plus promptes, et nous sommes encore réduits à un seul et unique courrier, durant nos huit longs mois d'hiver. Aussi, quand la date de son arrivée approche, ne peut-on s'empêcher de soupirer après sa venue. Avoir enfin des nouvelles du pays, de nos parents, de nos amis, du monde entier, quelle joie ! Mais on a le temps de s'exercer à la patience. On reçoit ordinairement le courrier vers la Saint-Joseph. Ce ne fut pas le cas cette année. Je m'en consolai toutefois en célébrant cette belle fête avec les

communautés de la Providence, et en comptant bien ne pas devoir attendre beaucoup plus. Mais je me trompais grandement. Les jours passèrent et toujours point de courrier. Je ne pouvais cependant différer plus longtemps mon départ, car je savais que le frère Marc viendrait du fort du Liard au fort Simpson pour me rencontrer et, si je tardais davantage, nous aurions bien de la peine à arriver au terme. C'est qu'après l'équinoxe du printemps, le soleil monte à l'horizon, son cours grandit à vue d'œil, et le dégel commence. Il m'en coûtait de partir sans mes lettres ; mais il fallut nous y résigner.

* * *

Ce que je craignais n'arriva que trop fidèlement. Nous avions à peine franchi la moitié de la distance que la chaleur devint très pénible surtout dans l'après-midi. La neige commença à fondre et devint collante, ce qui empêchait les traîneaux de glisser. Il fallait voir alors nos pauvres chiens haleter et tirer la langue.

Je me mis à marcher ; mais les raquettes se chargeaient d'une neige humide et pesante et étaient plus lourdes que le boulet d'un galérien. Les *babiches*, c'est-à-dire les cordelletes de peau dont elles sont nattées, s'humectant, se relâchaient et finissaient par céder sous le pied. Tout cela nous fatiguait beaucoup et ne faisait que ralentir la marche.

Une autre misère, c'est la soif. Les chiens en souffrent les premiers et vous les voyez donner des coups de gueule dans la neige pour se désaltérer ainsi. Les hommes les imitent parfois et mal leur en prend, car la neige, au lieu d'étancher la soif, l'augmente ; plus on en absorbe, plus on a besoin d'en prendre et la santé en souffre. Voilà pourquoi on préfère voyager par 40 degrés de froid que par un temps de dégel.

* * *

Nous arrivâmes au fort Simpson, la veille du dimanche de la Passion. Les officiers de la Compagnie, nous voyant venir, croyaient que j'apportais le courrier. Grand désappointement ! On m'accable de questions auxquelles je ne sais que répondre. Les gens venus pour emporter les lettres dans les différents forts sont obligés de partir sans nouvelles, car nous sommes au mois d'avril et le dégel déjà commencé menace de multiplier les mares d'eau et peut-être d'ouvrir les courants. C'est ainsi que nous nous rendîmes au fort du Liard, la veille du dimanche des Rameaux au soir, avec la carriole tout usée, les raquettes brisées, les attelages en morceaux. Heureusement que nous avons eu deux nuits un peu fraîches qui avaient ralenti le dégel.

Le P. Vacher, du fort Simpson, se joignit à nous pour venir au fort du Liard visiter son compatriote, le P. Léguen, que nous trouvâmes seul à la mission. Près de là, quelques pauvres vieilles gens, infirmes et incapables de suivre les sauvages dans le bois, avaient établi leur camp et ne vivaient que de la charité du Père.

Le poste est d'ailleurs avantageusement situé, le sol fertile et les récoltes, protégées contre les vents du Nord par une branche des montagnes Rocheuses, mûrissent fort bien. Aussi cultive-t-on avec succès les pommes de terres, toutes sortes de légumes et même les céréales. Les sauvages sont catholiques et plusieurs ont bâti des maisons, défriché un lopin de terre et fait quelques semailles. Le pays est boisé et les arbres y atteignent de belles dimensions, entre autres l'épinette, le liard ou peuplier balsamique que les Américains appellent *cotton-wood*, et le bouleau. L'orignal abonde dans les forêts, l'ours gris ou noir dans les montagnes, ainsi que les chèvres. Autrefois le castor pullulait, et plus d'un sauvage en tuait jusqu'à 300 dans un hiver ; mais on leur a fait une telle guerre que la race en est presque détruite.

* * *

Les chrétiens des environs, ayant appris mon arrivée, vinrent me voir durant la Semaine Sainte et passèrent avec nous les fêtes de Pâques. A la débâcle des glaces nous en vîmes un plus grand nombre. Ils venaient en canots faits d'une seule écorce d'épinette.

Durant le mois de Marie, je prêchais tous les jours pour les préparer à la Confirmation, laissant au P. Leguen le soin de les confesser parce qu'il les connaissait mieux que moi.

Dans l'intervalle, le P. Vacher, aidé des frères, équarissait des arbres et sciait des planches pour sa mission du fort Wrigley, car ses intentions, en venant avec nous, n'étaient pas tout à fait désintéressées, quoique fort louables en elles-mêmes. Il fabriqua un grand bateau où il plaça sa provision de planches, notre bagage, nos chiens, et où nous embarquâmes à la fin de mai pour descendre au fort Simpson. Nous n'avions qu'à nous laisser entraîner par le courant, ne nous arrêtant que lorsque nous rencontrions des sauvages dont plusieurs me demandèrent de baptiser chez eux leurs enfants.

* * *

Le 1er juin, nous débarquâmes au fort Simpson où je trouvai enfin les lettres que j'avais si longtemps et si vainement attendues. Parmi elles, une des Pères de Dawson qui me demandaient d'aller les visiter. Or, le bateau de la Compagnie était à l'ancre et se préparait à partir pour Good Hope. Je crus devoir profiter de l'occasion, je pris le frère Jean-Marie avec moi et le vapeur nous emporta rapidement vers le bas Mackenzie. Le 9 juin nous étions à Good Hope.

Une foule de sauvages y étaient déjà réunis. Saluons d'abord le vieux Père Seguin, qui, depuis quarante ans, est fidèlement au poste sous le cercle polaire ainsi que le cher

frère
premier
les Indi
Je dé
conseil,
les mon
1862 à
atteindr
et enga
Peel's R
Un bo
firmés, v
" le Sacr
leur lang
et de se
le 12 juir
Le " B
français,
nombreux
missionna
aller au Y
provisions
galettes, e
elle nous
du voyage

En route
gere

Le 12 ju
ges et fait

frère Kearney. C'est grâce à eux et au Père Grollier, le premier apôtre du Nord, mort trop tôt, hélas ! en 1864, que les Indiens de la contrée doivent d'être de fervents chrétiens.

Je découvris mes plans au P. Séguin et lui demandai conseil, car il est le premier missionnaire qui ait traversé les montagnes et soit allé au Yukon où il passa l'hiver de 1862 à 1863. Il me dit qu'avec de bons guides je pourrais atteindre mon but. Il me fournit un esquif avec des vivres et engagea un sauvage pour nous accompagner jusqu'à Peel's River.

Un bon nombre d'Indiens, qui n'étaient pas encore confirmés, voulurent profiter de mon passage pour recevoir " le Sacrement qui fait le cœur fort ", comme on dit dans leur langue, et afin de leur donner le temps de se préparer et de se confesser, je décidai de leur donner la Confirmation le 12 juin et de partir aussitôt après.

Le " Bourgeois " du fort, M. Gaudet, est un canadien-français, et sa femme, excellente catholique, mère d'une nombreuse famille, est d'un dévouement admirable pour les missionnaires. Elle n'eut pas plus tôt appris que je voulais aller au Yukon qu'elle s'empressa de préparer les meilleures provisions qu'elle put, pimikan exquis, langues de caribou, galettes, etc. Je lui en dois bien de la reconnaissance, car elle nous a beaucoup aidés par là à supporter les fatigues du voyage.

III

En route pour le Klondyke. — Etapes difficiles et dangereuses. — Arrivée à Dawson. — Un mot sur l'exploitation aurifère. — Retour.

Le 12 juin, après avoir confirmé une trentaine de sauvages et fait nos adieux à tout le monde, ce qui est une lon-

gue cérémonie, car hommes, femmes, enfants, tous sans exception, veulent recevoir la bénédiction de l'évêque, nous nous embarquons.

Dès la première nuit, nous eûmes l'avantage de voir le soleil de minuit, car nous avions dépassé déjà le cercle polaire, et, pendant un mois entier, l'astre du jour nous éclaira de sa lumière. Cela ne veut pas dire que nous eûmes toujours un ciel pur et serein, car, sur le Mackenzie même, nous fûmes assaillis de plusieurs bourrasques, vent, pluie, neige, et obligés de relâcher quelquefois pour nous mettre à l'abri.

Nous arrivons à la petite Rivière Rouge, voisine de la Peel River, où se trouve notre dernière mission. Le P. Giroux est là avec le frère Louis, au milieu de braves Loucheux. Ils sont surpris de me voir ; car, d'après mes premiers plans, je devais descendre le fleuve en m'arrêtant au moins une semaine à chaque mission et, par conséquent, je devais n'arriver là que beaucoup plus tard. Mais le Père fut bien plus étonné en apprenant que je voulais passer au Yukon et qu'il devait me trouver deux guides pour remonter la Rivière au Rat. C'est le chemin que les mineurs ont suivi, il y a deux ans, pour aller au Klondyke. Il me répondit que c'était impossible et il énuméra mille raisons pour me détourner de mon entreprise. J'appris cependant que quelques Américains venaient encore de s'aventurer par cette voie et cela me fortifia dans mon projet.

La chose une fois réglée, nous eûmes une grand'messe solennelle le dimanche 17 juin, et vous eussiez été émerveillé d'entendre nos bons Loucheux chanter avec entrain le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, avec quelques cantiques en leur langue. Hommes et femmes, jeunes et vieux, chantaient de tout leur cœur, et une jeune sauvagesse, qui les accompagnait sur l'harmonium, s'en tirait, ma foi, fort bien.

Plusieurs sauvages, comme à Good-Hope, voulurent recevoir le Saint-Esprit et, après en avoir confirmé 28, je partis.

* * *

Nous remontons d'abord la rivière Peel, puis nous entrons dans une de ses branches, qu'on appelle rivière des Esquimaux ; le deuxième jour, nous arrivons à la Rivière au Rat : eau boueuse, courant assez fort, plis et replis tortueux sur un terrain bas et marécageux, rives couvertes de saules entrecoupés de lagunes où frissonnent les rats musqués. Nos sauvages en tuent plusieurs dont ils enlèvent la peau et mangent la chair qui est très bonne. Le troisième jour, nous voyons les montagnes se dresser dans le lointain et nous arrivons enfin au pied des rapides. Nous nous arrêtons pour camper. Une dizaine de maisons en bois, construites sur la côte par de pauvres Américains, forment un village auquel on a donné le nom de *Destruction City* ; en effet, obligés d'hiverner là, un bon nombre de pionniers y sont morts du scorbut ou d'autres maladies.

* * *

Nous avions à peine allumé le feu pour faire du thé que nous voyons un canot descendre les rapides aussi prompt qu'un oiseau au vol et venir aborder au rivage tout près de nous. Deux hommes montaient ce canot, je reconnus l'un d'eux au premier coup d'œil. C'était un jeune Hongrois, Joseph Vlatousky, venu de Chicago à la recherche de l'or et que j'avais vu l'hiver à la Providence où il avait trouvé un refuge. L'autre était un sauvage qu'il avait pris pour guide. A peine débarqué, Joseph accourt à moi en criant :

“ Ah ! Monseigneur, où allez-vous ainsi ? C'est un chemin affreux, impraticable, que vous voulez suivre. Pendant

cinq jours j'ai monté aussi loin que j'ai pu avec mon guide. En arrivant devant un rapide plus dangereux que les autres, je lui demandai si c'était le dernier Il me répondit que nous ne faisons que commencer. Cela m'a fait perdre courage et j'ai rebroussé chemin. Eh bien, le trajet qui m'a demandé cinq jours en montant, je n'ai pas mis deux heures à le descendre, jugez quelle est la force du courant !”

Ce peu de mots me fit une pénible impression et je craignis surtout le mauvais effet qu'il pouvait produire sur mes compagnons. Mais, réfléchissant que mon jeune homme n'avait guère d'expérience en fait de voyages arctiques, nous continuons à remonter la rivière. Comment vous en donner une idée ? Imaginez-vous un immense escalier, non pas en ligne droite, mais faisant des milliers de courbes et de zig-zags. De chaque côté s'élèvent des montagnes dont une masse de pierres se sont détachées et obstruent le chemin. Or cet escalier est le lit de la rivière. Je vous laisse à penser quel courant, quels rapides, quelles cascades il faut affronter tour à tour. Joseph Vlatousky n'avait rien exagéré et plus d'une fois nous avons été en danger de périr. Presque à chaque pas je renouvelais mes invocations à nos anges gardiens, car nous n'étions pas sortis d'un péril que nous tombions dans un autre :

“ — Attention, saints Anges, leur disais-je, Dieu vous a chargés de veiller sur nous !”

Nous récitons aussi le rosaire avec nos sauvages. Je ne pouvais naturellement pas dire la sainte messe.

* * *

Enfin, après douze jours de fatigues excessives, nous arrivons à la ligne de partage des eaux ; 5 ou 600 mètres nous restent à franchir par terre et notre esquif est transporté du bassin de Mackenzie dans celui de Yukon. Nos

sauvage
ainsi ac
des vivi
en coup
Marie e
Nous ne
avionste
peu de c
parts pr
Porcupin
Pour a
cun obst
en quele
impide c
tionnerai
parts”. I
gnes élev
présente
crénelés,
mides, col
encore ? L
ces merve
courant d
ment. Il r
passer les
reçoit plus
fleuve. So
glaciers, co
se jette da
laiteux, no
Nous av
et Porcupin
passage d'un
Michel à D
le steamboa

sauvages étaient fiers de nous avoir amenés là et d'avoir ainsi accompli leur tâche. Je les congédiai en leur donnant des vivres pour leur retour, qu'ils devaient effectuer à pied, en coupant court à travers les montagnes. Le frère Jean-Marie et moi, nous nous embarquâmes à la grâce de Dieu. Nous ne connaissions le pays ni l'un, ni l'autre, mais nous avions tous les renseignements nécessaires qui se réduisaient à peu de chose : 1o suivre le courant ; 2o à la tête des Remparts prendre la droite ; 3o près de l'embouchure de la Porcupine, se tenir sur la gauche.

Pour atteindre le Yukon, nous n'avions plus en effet aucun obstacle sérieux à redouter. Et quel plaisir de n'avoir en quelque sorte qu'à se laisser flotter au gré d'une onde limpide coulant à travers un pays pittoresque ! Je ne mentionnerai que la partie de la Porcupine appelée " les Remparts ". Le lit de la rivière y est resserré entre des montagnes élevées, et à chaque détour un nouveau panorama se présente au voyageur ravi. Clochetons, tourelles, donjons crénelés, portiques gigantesques, statues, gargouilles, pyramides, colonnes, pans de murs à moitié écroulés, que sais-je encore ? Nous n'avions pas assez d'yeux pour contempler ces merveilles. Nous n'avions qu'à nous tenir au milieu du courant dont la marche accélérée nous entraînait rapidement. Il ne fallut pas moins de deux jours et demi pour passer les " Remparts ". Au sortir de là, la rivière s'élargit, reçoit plusieurs affluents considérables et devient un grand fleuve. Son eau, provenant de la fonte des neiges et des glaciers, conserve sa limpidité originelle jusqu'à ce qu'elle se jette dans le Yukon, dont l'onde bourbeuse, d'un blanc laiteux, nous apprend que nous approchions du fort Youkon.

Nous avons mis neuf jours à descendre les rivières Bell et Porcupine. Nous dûmes attendre trois jours encore le passage d'un *steamboat* américain, remontant du Fort-Saint-Michel à Dawson, où nous débarquâmes le 17 juillet. Sur le *steamboat*, nous trouvâmes un grand nombre de mineurs

qui revenaient du Cap Nôme, où ils étaient allés chercher fortune sans trouver autre chose qu'une nouvelle déception. Il y a là de l'or cependant, parmi les sables de la mer, près du détroit de Behring ; mais, au lieu de 5,000 personnes, qui pourraient gagner leur vie, il en est venu plus de 30,000, dont un grand nombre est condamné à périr misérablement si le gouvernement américain n'envoie pas de navire pour les rapatrier.

* *

A peine débarqués à Dawson, nous allons à l'église où j'avais hâte d'offrir le sacrifice de la messe. Grande fut la surprise des Pères, car ils ne m'attendaient pas de ce côté-là. Je décidai de passer le premier dimanche à Dawson, le deuxième à Bonanza, le troisième à Dominion Creek, afin de visiter ainsi les principaux camps miniers.

Sur la rive droite du Yukon, au confluent du Klondyke, s'étend une pointe de terre basse et marécageuse qui s'élève graduellement en arrière et en aval. C'est là qu'est bâtie la ville de Dawson, agglomération étrange de cabanes exigües, où logent les mineurs et de grands magasins où sont étalés toutes les marchandises imaginables. Des scieries à vapeur débitent les troncs d'arbres en planches ou en madriers.

* *

L'église catholique est sans contredit la plus vaste construction de Dawson. Faite de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, elle a cependant, dit-on, coûté 30,000 dollars (150,000 fr.), dont un riche mineur, M. Macdonald, a fait seul le déboursé.

Comment, avec une telle somme, n'a-t-on pas produit un

splendide
aussi bien
sont d'un
10 dollars (
dans une p
duit des ch
rars ; ou c
le foin se ve
Cependant
les, car on v
port de Skag
res à la vie r
L'église est
élevé. Tout
gieuses de La
des malades
vide, et je n'y
tants ont un
nonce pas bea
mée du Salut,
et le clairon y
Mais si la r
protestants de
ainsi des saloo
il semble que l
de fer, des com
etc., vont faire
société polie, c
sière et dissolu
Quel sera l'av
cer sur cette q
camps miniers q
ces camps minie
ne découvre pas
exploités mainte

splendide édifice ? Il suffit de dire que la main d'œuvre, aussi bien que les matériaux, et toutes choses, d'ailleurs, sont d'un prix inimaginable. Un simple manœuvre reçoit 10 dollars (50 fr.) par jour ; un homme tant soit peu habile dans une profession industrielle en touche 15. On a introduit des chevaux dans le pays, mais les fourrages sont rares ; on en fait donc venir d'Amérique et, l'hiver dernier, le foin se vendait 1 fr. 50 la livre. Le reste à l'avenir. Cependant les communications seront désormais plus faciles, car on vient de construire un chemin de fer qui relie le port de Skagway au fleuve Yukon, et les choses nécessaires à la vie ne seront plus d'un prix exorbitant.

L'église est située à l'extrémité de la ville sur un terrain élevé. Tout à côté se trouve l'hôpital tenu par des religieuses de Lachine, près de Montréal. Grand est le nombre des malades durant l'hiver ; l'été, au contraire, l'hôpital se vide, et je n'y ai trouvé que quelques infirmes. Les protestants ont un hôpital, et deux temples dont l'apparence n'annonce pas beaucoup de zèle pour la maison de Dieu. L'armée du Salut, elle, fait ses offices en plein air ; le tambour et le clairon y jouent un grand rôle.

Mais si la religion tient peu de place dans les quartiers protestants de Dawson, il n'en est malheureusement pas ainsi des *saloons* et autres maisons de plaisir. Cependant, il semble que la moralité est en progrès. Grâce au chemin de fer, des commerçants, des employés du gouvernement, etc., vont faire venir leurs femmes et leurs enfants, et une société polie, chrétienne, succédera à la population grossière et dissolue des premiers jours.

Quel sera l'avenir de Dawson ? Je ne saurais me prononcer sur cette question. Cette ville dépend uniquement des camps miniers qui viennent s'y approvisionner. Supprimez ces camps miniers et la ville tombe immédiatement. Si on ne découvre pas d'autres gisements d'or que ceux qui sont exploités maintenant, Dawson ne durera pas longtemps.

En dehors de Dawson, nos Pères ont plusieurs stations où ils vont porter aux mineurs catholiques les secours de leur ministère. Des Canadiens-français aux gages des propriétaires de *claims* composent la plus grande partie du peuple fidèle ; cependant des Irlandais forment un groupe assez respectable. Enfin on y trouve même des Français de France et plusieurs font honneur à la religion et à leur patrie.

* * *

Je me rendis de Dawson à Bonanza. Le R. Père Desmarais, curé de la station, me conduisit à la chapelle et je fus surpris de ne trouver qu'une vaste tente de toile. La raison en est qu'une construction même en bois exigerait une dépense excessive ; d'ailleurs, une fois la récolte d'or terminée, tout le monde s'en ira, et alors la chapelle resterait seule et parfaitement inutile. Le tabernacle des Hébreux dans le désert est donc ce qui convient le mieux. Mais, en hiver, comment dire la messe dans une tente de toile avec les froids qui règnent par ici ? Un grand poêle en tôle, où l'on entretient un bon feu dès le matin, réchauffe assez l'intérieur pour qu'on ne soit pas incommodé.

* * *

Un mot sur l'exploitation des mines. Le sol étant gelé profondément, il faut d'abord amener du bois sur place et allumer un grand feu pour dégeler un peu de terre ; alors on l'enlève facilement et on finit par atteindre la couche de gravier aurifère. On monte ce gravier avec un treuil et on l'entasse avec soin pour le laver au printemps, quand la fonte des neiges remplit les ruisseaux et les rivières. A cette fin, on a fait des barrages et de longs canaux de plan-

ches, où
gile aurifère

Ce n'est
trouvé de
assez élevé
Hills, sur
lavage, il f
hauteur, o
au niveau
canaux.

Après le
sente génér
trouve sou
seurs. D'o
autrefois de
brisés, que
ments ou le
masses.

Les trava
pourquoi on
pour dégeler
etc. De nom
ces mines et
exploitation p
hydraulique
considérables
fond des vall
la nature et
qu'elle a cach

Je passai l
distant de qu
sant, la plupa
Sulphur, le H
etc., où le non
ou moins cons

ches, où l'on fait couler l'eau pendant qu'on y jette l'argile aurifère.

Ce n'est pas seulement au fond des vallées que l'on a trouvé de l'or, mais parfois en creusant sur des collines assez élevées, telles que Gold-Hill, Frenat Hill, et d'autres Hills, sur les creeks Bonanza et Eldorado. Alors, pour le lavage, il faut ou élever l'eau à l'aide de pompes sur la hauteur, ou descendre avec des wagonnets l'argile aurifère au niveau des ruisseaux ; et cela nécessite échafaudages et canaux.

Après le lavage, l'or déposé au fond des canaux se présente généralement sous la forme des parcelles ; mais on y trouve souvent des *nuggets* ou pépites de différentes grosseurs. D'où vient cet or ? Sans doute de veines cachées autrefois dans des rochers que les forces de la nature ont brisés, que les torrents ont entraînés et que les éboulements ou les dépôts sédimentaires ont enfouis sous leurs masses.

Les travaux sont très pénibles et très dispendieux, c'est pourquoi on fait venir maintenant des machines à vapeur pour dégeler le sol, monter la terre des puits, pomper l'eau, etc. De nombreuses compagnies ont acheté une partie de ces mines et vont sans doute employer des moyens d'exploitation perfectionnés. On parle beaucoup d'un système hydraulique qui consisterait à détourner des cours d'eau considérables, et à les faire passer comme des torrents au fond des vallées où l'on a découvert de l'or. Ce serait imiter la nature et travailler en grand à déterrer les trésors qu'elle a cachés dans les entrailles du sol.

Je passai le troisième dimanche au Dominion Creek, distant de quarante milles de Dawson. Je vis, chemin faisant, la plupart des autres campements miniers, tels que le Sulphur, le Hunker, le Quartz, le Goldrun, le Last Chance, etc., où le nombre des ouvriers diffère selon l'étendue plus ou moins considérable des *creeks*.

Enfin, le 9 août, je quittai Dawson à bord d'un bateau qui nous mena à White Horse, terminus du chemin de fer. Dans le voisinage on a trouvé des mines de cuivre d'une grande valeur. On veut y construire une ville ; en attendant, la plupart des gens y demeurent encore sous la tente, ainsi que le bon Dieu et son missionnaire. Une journée de chemin de fer nous amène à Skagway par le White Pass, où la voie surplombe en maints endroits des précipices effroyables.

Le fameux Chilkoot Pass est maintenant oublié, et la ville de Dyea, qui en est le seuil, tombe dans une complète décadence. De nombreux bateaux font un service régulier entre Skagway et les villes du littoral du Pacifique. Nous nous embarquâmes sur l'un d'eux qui nous déposa à Vancouver, terminus du chemin de fer canadien. Peu après nous étions à Edmonton et, à la fin de septembre, nous arrivions à la mission de la Nativité sur les bords du beau lac Athabaska.

SOU

Ancien

Visite pas
tèmes
tiens
na

Un gouve
généreu

ONC
desc
et,
pend
dans l'aroyo
sud du Nam-
heures au-des
Phu Ly n'est
dont elle se sé

SOUVENIRS FRANCO-TONKINOIS

1872-1886

PAR UN MISSIONNAIRE

*Ancien aumônier des hôpitaux de Nam-Dinh et d'Hanoi
pendant la guerre du Tonkin*

XII

**Visite pastorale dans la paroisse de Nam-Xang. — Bap-
têmes et Confirmations chez les nouveaux chré-
tiens. — Un agent mécréant. — Une octogé-
naire opiniâtre. — La Saint-François-
Xavier à Dai-Hoang. — Un évêque
distributeur de gateaux. —
Un gouverneur dans l'embarras. — Une chrétienne
généreuse. — *L'angelus* dans une ancienne pagode.
— Un conseil municipal tolérant. —
Réflexions politico-religieuses.**

(SUITE)

DONC, le 26 novembre, à 7 heures du matin, nous descendions en barque au port de So-Kein et, après avoir remonté la rivière du Phu Ly pendant six heures, nous entrions, sur la droite, dans l'aroyo ou canal qui, longeant toute la partie sud du Nam-Xang, va rejoindre le grand fleuve à deux heures au-dessus de la rivière de Nam Dinh. La rivière du Phu Ly n'est elle-même qu'une branche du Grand-Fleuve, dont elle se sépare à la pointe Nord du Hung Yen, ou sous-

préfecture de Nam Xang. Vous voyez de suite que le Nam Xang est une île fluviale dépendant de Ha-Noï ; sa population est d'environ 300,000 âmes, sur lesquelles plus de 5,000 chrétiens forment une paroisse dont Cong Xa est le chef-lieu. Depuis quelques années, la paroisse de Nam Xang est le théâtre d'un grand mouvement de conversions ; les lettrés y sont cependant nombreux, influents ; et leur haine pour notre sainte religion est très ouverte. Mais on peut dire que le diable s'est fait battre par ses propres armes. La plupart des nouvelles chrétientés ont été prises sur l'ennemi à la suite de procès, de chicanes et quelquefois de batailles suscitées par les païens eux-mêmes. Le P. Perret, qui est à la tête de ce district, a su habilement profiter des dissensions des païens pour implanter la religion dans cinq ou six villages. En Annam, plus que partout ailleurs, les gros mangent les petits : ce qui ne veut pas dire que les petits soient bien satisfaits de leur sort. Les opprimés, pour obtenir justice, se sont tournés vers le missionnaire, qui en les sauvant des griffes des matadors ou anciens du village, les a, en même temps, sauvés des griffes du diable.

Pendant que je vous trace ce maigre aperçu géographique et politico-religieux, la barque épiscopale, que nous avons laissée à l'entrée de l'aroyo, continue lentement son chemin, et, vers trois heures du soir, arrive en face de Cong Xa, chef-lieu de paroisse, comme je viens de vous le dire.

Le P. Perret et le P. Ramond, le curé et les députations de la paroisse en habits de cérémonie, attendaient Monseigneur sur la rive. Sa Grandeur monte à terre, bénit la foule et, tambours battants, étendards déployés, le *reuocage* se met en marche pour la cure, distante de 20 minutes.

J'ai déjà eu l'avantage de vous expliquer longuement la signification de ce mot tonkino-français : *reuocage*. Inutile d'y revenir ; il suffit de savoir qu'au Tong-King, quand on a dit : *Reuocage de l'Evêque*, on a tout dit ; c'est le *nec plus ultra* de la belle musique, des joyeux pétards et des bril-

lantes
nier, ma
qui se p
Arriv
fit sa t
soupa ta
Le len
de Cong
où l'on d
hier, com
gneur n'e
l'aroyo au
Les vil
politique,
préparer
de bambo
événemen
comme le
haute idée
d'hui mém
(c'est le m
souvent, il
beaux mes
canton de l
mandarin d
seigneur et
de l'Evêqu
petite chrét

Tout est p
(il y a dans
trop petite p

lantes oriflammes. En avant, marche ! Du reste Mgr Pugnier, malgré ses vingt-cinq ans de mission, a des jambes qui se prêtent parfaitement à la circonstance.

Arrivé à la cure, Monseigneur reçut les visites officielles, fit sa tournée d'inspecteur général dans la maison. On soupa tard et lestement, et après il fallut encore confesser.

Le lendemain matin, 27 novembre, nous quittions la cure de Cong Xa pour nous rendre à Nhan Gia, petite chrétienté où l'on devait faire le baptême de 40 catéchumènes. Comme hier, comme demain et après demain, le voyage de Monseigneur n'est qu'un splendide *reuoage* sur la digue qui borde l'aroyo au sud du Nam Xang.

Les villages païens que nous devons traverser, moitié politique, moitié respect, s'étaient joints aux chrétiens pour préparer la route, ici comblant un fossé, là, jetant un pont de bambou. Au Tonkin, le passage du grand Pasteur est un événement, et si les malheureux païens ne le reçoivent pas comme le représentant de Dieu, tous du moins en ont une haute idée et lui témoignent un profond respect. Aujourd'hui même, les mandarins haineux n'ont pas assez de *foie* (c'est le mot annamite, pardon) ! pour être insolents ; et souvent, ils se montrent trop polis pour être honnêtes, ces beaux messieurs les mandarins ! Chemin faisant, le chef de canton de l'endroit, grand fumeur d'opium et oncle d'un mandarin de la capitale, vint offrir ses hommages à Monseigneur et, pendant toute la tournée, il se mêla au cortège de l'Evêque. Mais hâtons-nous d'arriver à notre chère petite chrétienté de Nhat Gia.

* * *

Tout est préparé le plus magnifiquement possible. L'église (il y a dans la localité plus de 60 anciens chrétiens) étant trop petite pour la circonstance, on a construit un vaste

hangar avec des bambous droits comme un I ; la paille de riz toute fraîche remplace avantageusement la brique pour la toiture. Dans les caisses de Monseigneur, les catéchistes ont trouvé quelques grandes pièces de soie annamite, qui servent de tentures tout aussi bien que les tapisseries des Gobelins. Partout on suspend de belles images, encadrées à la mode annamite.

Pendant ce temps, les Pères du district et le curé de la paroisse examinent et escortent une dernière fois les catéchumènes que l'on partage en trois catégories : les hommes, les femmes et les enfants au-dessus de 7 ans. Un missionnaire fait à chaque catégorie les cérémonies et les exorcismes préparatoires à la réception du sacrement régénérateur.

Puis Monseigneur, revêtu d'une magnifique chape en drap d'or, la crosse à la main et la mitre en tête, debout sur les degrés de l'autel, adresse aux catéchumènes une chaleureuse allocution, prêchant la religion de celui qui a envoyé les Apôtres en disant : " Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit " et aussi : " Voici que les pauvres sont évangélisés. " Beaucoup de païens se pressaient aux alentours de l'église pour voir et entendre l'Evêque ; il y a lieu d'espérer que, dans l'âme de plus d'un, l'audition de la parole de Dieu et la vue des cérémonies porteront des fruits de vie.

Enfin, le moment solennel est arrivé. Assisté de ses missionnaires, l'Evêque a répandu l'eau sainte sur la tête des catéchumènes, et la grâce de Jésus-Christ a lavé toutes leurs souillures. Heureux d'une joie toute céleste, ils peuvent maintenant relever avec la fierté des affranchis du Christ leur front si longtemps courbé sous le joug de Satan. Et aussi, qu'elle consolation pour nous, missionnaires, de voir ces nouveaux chrétiens si recueillis, si pénétrés de

la gran
âmes ré

Le ler
Commur
âge de re
pour la p
mes pour
baptisa t
solennité
la simpli
d'un habi
en carton
fils trans
courir aut
faire baise
le reste. H

Le 30 no
Le temps é
tomne souf
reuocage et
notre droite
où les gens
mois. Chacu
du cortège.
dée, d'innon
cachent les v
au sommet
l'endroit de l

la grandeur des mystères qui s'accomplissent dans leurs âmes régénérées !

* * *

Le lendemain, 28 novembre, Monseigneur donna la Sainte Communion et la Confirmation aux nouveaux baptisés, en âge de recevoir ces deux sacrements et, faisant des vœux pour la persévérance de nos chers néophytes, nous partîmes pour nous rendre à Khoan vi thuong, où Monseigneur baptisa une quarantaine de catéchumènes, avec la même solennité qu'à *Nhân gia*. Rien de bien frappant, si ce n'est la simplicité patriarcale du chef de la chrétienté. Vêtu d'un habit à larges manches jadis neuf, coiffé d'un casque en carton à rubans bleus, poudreuse antiquité de père en fils transmise, ce bon vieux de 80 ans était toujours à courir autour de Monseigneur, pour baiser l'anneau ou le faire baiser à ses enfants, petits-enfants, petits-neveux et le reste. Heureux les simples d'esprits !

* * *

Le 30 novembre, Monseigneur se rendit à Khoan-vi-ha. Le temps était superbe, ni chaud, ni froid, et le vent d'automne soufflait tout exprès pour agiter les étendards du *renocage* et porter au loin les vibrations du tam-tam. A notre droite, entre la digue et le fleuve, de belles rizières où les gens sont en train de faire la moisson du dixième mois. Chacun jette sa faucille pour accourir sur le passage du cortège. A gauche, au milieu de la plaine encore inondée, d'innombrables forêts de bambous dans lesquelles se cachent les villages du Delta. Un immense drapeau, déployé au sommet d'un grand mât, indique à toute la contrée l'endroit de la fête chrétienne.

La manière dont la religion a été introduite dans ce village, mérite d'être racontée : elle donne une idée de la façon dont les choses se passent au pays d'Annam.

Il y avait donc à Khoan-Vi-Ha deux partis qui, en vrais fils du démon, se détestaient cordialement. Mais là, comme en bien d'autres lieux, la raison du plus fort n'était pas la meilleure. Un individu assez riche voulait absolument obtenir le titre et les fonctions de *pho ly* (sous-maire ou adjoint) et le village ne voulait pas l'élire. Furieux, notre candidat s'en va à la sous-préfecture, glisse quelques barres d'argent au mandarin, et désormais au mépris de la loi, s'arroge toute l'autorité dans sa commune, volant les buffles et rôtinant les gens du parti opposé. Les opprimés eurent recours au Missionnaire : un catéchisme fut envoyé à Khoan-Vi-Ha pour enseigner la religion. Le sous-maire intrus s'empara de sa personne et lui fit subir toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements. Cependant le démon ne devait pas avoir le dernier mot dans cette affaire. Le P. Perret porta plainte auprès des mandarins de Hà Nội. Le misérable dut prendre la fuite : il passa dans le territoire de Nam Dinh. Enfin il avait disparu du pays et sa disparition avait rendu le repos aux catéchumènes dont 60, suffisamment instruits, reçurent le baptême.

Les habitants de Khoan-Vi-Ha paraissaient disposés en masse à recevoir la bonne nouvelle. Monseigneur visita les familles les plus influentes, causant paternellement avec tous. Seule une vieille de 85 ans se montra dure à la détente et s'obstina à protester qu'elle mourrait dans le sein de Boudha.

— Au moins, lui dit Monseigneur, tu devrais laisser ton fils et tes petits-enfants libres d'embrasser la religion du Seigneur du Ciel, puisque tel est leur désir !

— Monsieur, répondit la vieille, l'arbre n'a qu'un rameau : jamais de mon vivant mon fils n'aura l'autorisation de se faire chrétien ! ”

Et il
Ce b
catéchi
niâtre,

Le 2
Xa et de
qu'à Dai
Xang, qu
2 heures
Hoàng,
déjà 150
beaux jar
jouissent
était un c
ferveur p
Nous cé
Xavier, le
chistes fire
de l'église
de fabriqu
Quand l
première f
que, civile
l'empire d'
voulut les
étaient sto
bà già (vie
nougats, de
Grandeur f
d'abord, et
petits, paie

Et il était grand'père !

Ce brave homme et ses enfants avaient déjà étudié le catéchisme, mais pour ne pas exaspérer l'octogénaire opiniâtre, ils avaient dû abandonner la classe.

* * *

Le 2 décembre, après avoir visité les chrétientés de Nam Xa et de Tân Nha, Mgr Puginier descendit en barque jusqu'à Dai Hoàng, gros et riche village sur le canal de Nam Xang, qui réunit la rivière de Phú Ly au Grand Fleuve, à 2 heures en amont de Nam Dinh. La chrétienté de Dai Hoàng, fondée depuis deux ans seulement, comprenait déjà 150 néophytes. Les gens de Dai Hoàng, grâce à leurs beaux jardins de bétel dont ils font un grand commerce, jouissent d'une aisance relative. Le chef de la chrétienté était un des principaux notables de la commune, mais sa ferveur primitive commençait à diminuer.

Nous célébrâmes à Dai Hoàng la fête de saint François-Xavier, le glorieux patron des Missions. Le soir, les catéchistes firent les frais d'une petite illumination de la façade de l'église avec des lampions et des lanternes vénitiennes de fabrique tonkinoise. Ce fut très beau pour le pays.

Quand les nouveaux chrétiens voient l'Évêque pour la première fois, ils sont un peu trop saisis par la crainte laïque, civile et obligatoire qui tient lieu de respect dans l'empire d'Annam. — Monseigneur, bon père de famille, voulut les tirer d'embarras. Aux alentours de l'église, étaient stoïquement assises sur leurs escabeaux plusieurs *bà già* (vieilles femmes) marchandes de gâteaux de riz, de nougats, de pistaches et de bâtons de cannes à sucre. Sa Grandeur fit tout acheter en gros et distribuer aux pauvres d'abord, et ensuite à tous les enfants présents, grands et petits, païens et chrétiens, si nombreux, qu'on aurait

dit qu'ils avaient flairé cette aubaine de cinq lieux à la ronde. — La bonté de Monseigneur fait ouvrir bien des bouches ; qui sait si elle n'a pas fait ouvrir les cœurs. En tout cas,

On doit en parler encore,
Sous le chaume bien souvent.

Le 4 décembre, fête de sainte Barbe, on remisa tous les étendards, tous les parasols, tous les tambours et la grosse caisse en allant de Dai-Hoang à Phu-Coc, pour ne pas donner la colique au vieux gouverneur de Nam-Dinh qui, pour le coup, aurait cru que les cléricaux venaient renverser les murs de la citadelle, encore vierge des coups de canon français depuis qu'il en avait le commandement.

C'était un vieux brave que ce Vo-Trong-Binh qui posait pour le Don Quichotte de l'Arnam ; bien souvent il avait juré de vaincre ou de mourir. Depuis la prise d'Hanoi (25 avril 1885) chaque fois qu'un bateau français avait paru dans les eaux de Nam-Dinh, il avait aussitôt fait braquer tous ses canons chargés à mitraille jusqu'à la gueule ; les artilleurs étaient à leurs pièces, mèche allumée à la main ; et ça n'avait pas pris... ce serait pour la prochaine fois. Tout récemment la visite de la canonnière *le Léopard* à Nam-Dinh lui avait tellement mis " le feu aux entrailles " (expression annamite très correcte), qu'il avait fait tracer des croix sur tous les chemins, par lesquels un maître sorcier lui avait prédit que les chrétiens devaient venir au secours des diables d'Occident. Il convenait de respecter les susceptibilités de M. le Gouverneur.

Seulement, lorsque, après avoir remonté le Grand Fleuve pendant une heure, nous mîmes de nouveaux le pied sur la province d'Hanoi, la fête recommença de plus belle avec le concours des tambours de la mission du Tonkin central

située sur
mission,
gnols, v
grâce à l
mis sur l
les nouve
tout le m
une. Cet
une bonn
enfants,
demander
Après l
but princ
Le 5 d
succursale
dation con
taine de pe
riches coul
valles trois
rite annam

A m^{tié}
dans une v
A cett^é
au Tonkin,
aujourd'hui,
contré des a
cela n'était
dhisme.
Ad rei m
arrivée.
La commu

située sur la rive gauche. Beaucoup de chrétiens de cette mission, dirigée par les Révérends Pères Dominicains Espagnols, vinrent offrir leurs hommages à Monseigneur, et grâce à la charité pratique d'une mère de famille, qui avait mis sur le pont toute sa basse-cour et sa batterie de cuisine, les nouveaux chrétiens de Phu-Coc purent faire honneur à tout le monde sans entamer leur bourse, s'ils en avaient une. Cette excellente chrétienne était fière d'avoir fait une bonne action : elle vint à la tête de toute sa famille, enfants, petits-enfants, domestiques, y compris son mari, demander la bénédiction épiscopale pour sa récompense.

Après le baptême des nouveaux chrétiens de Phu-Coc, le but principal de la tournée de Monseigneur était atteint.

Le 5 décembre, nous revinmes en barque à Phu-Dai, succursale de la paroisse de Nan-Xang. Les eaux de l'inondation commençant déjà à se retirer, il fallut louer une vingtaine de petits paniers, pacifique *Armada*, pavoisée des plus riches couleurs, en tête de laquelle résonnaient par intervalles trois coups de grosse caisse bien appliqués : c'est le rite annamite qui veut cela.

* *

A moitié chemin, nous fîmes halte pour réciter l'*Angelus* dans une vieille pagode nouvellement convertie en église.

A cette époque, pareille métamorphose était assez rare au Tonkin, cependant cela arrivait de temps en temps ; aujourd'hui, hélas ! cela ne se produit plus. Il s'est rencontré des administrateurs catholiques qui ont trouvé que cela n'était pas compatible avec le respect dû au Bouddhisme.

Ad rei memoriam, je conte ici comment la chose était arrivée.

La commune de X** (le nom m'échappe) n'avait que deux

monuments publics : la pagode où se trouvait tout le système des statues de Boudha et compagnie, puis la maison commune où l'on adorait l'Esprit du lieu. La moitié des habitants ayant embrassé le Christianisme fit valoir ses droits au partage des deux monuments. Les anciens du peuple se réunirent, entendirent le pour et le contre de l'affaire en litige et, tout en chiquant le bétel et en buvant une tasse d'eau de vie de riz, ils reconnurent la justice de la réclamation des chrétiens, et la pagode fut adjugée aux chrétiens. . . Les païens conservèrent le temple de l'*Esprit*.

Une fois de plus la Croix était arborée sur une ruine du paganisme. En tous les temps, en tous les lieux, puisse-t-il, en être ainsi ! — Ah ! si bientôt brillait sur tout le Tonkin le soleil de la vraie lumière et de la sainte liberté !

* * *

L'homme s'agite et Dieu le mène, et les braves soldats de la France, qui venaient de faire sauter plusieurs pans de la citadelle d'Ha Nôi avec la dynamite dans des vues purement politiques et humaines, avaient accompli sans y penser l'œuvre divine de la Providence. — L'heure était solennelle pour le Tonkin : demain le drapeau français flottera sur les citadelles de Nam Dinh, de Son Tay, de Bac Ninh. Après demain, qui sait ? Les chrétiens tonkinois seront encore une fois abandonnés au pillage et au massacre. Quoi qu'il arrive, à la garde de Dieu, et tout pour sa plus grande gloire ! Pleins de confiance en la protection du ciel, les missionnaires n'avaient qu'à continuer à marcher droit leur chemin. Telles étaient mes réflexions et mes espérances à la suite de la tournée de Monseigneur à Nam Xang, en rentrant à Kê Sô, le 6 décembre 1882.

Un avenir prochain allait m'en faire toucher du doigt le

point
dans t
bien.
avant
mené

A bord
Ma

J'ache
Mardi-Sa
Je me
quand me
" — Co
" — Qu
" — Un
" — Eh
Et je pr
" Un gr
venus à l
est invité
" — Par
Le lende
l'avantage

point faible et aussi la réalité plus ou moins douloureuse ; dans toute les choses de ce monde, il y a le mal à côté du bien... Mais, vive Dieu ! il ne faut pas compter les morts avant la fin de la bataille... qui n'est pas encore recommencée... A chaque jour suffit sa peine.

XIII

A bord du "Pluvier". — Prise de Nam-Dinh. — Le Père Majesté. — Lapins en fuite. — Le clocher de l'église et la Tour de la Citadelle. — Le lieutenant-colonel Carreau. — Les mandarins en fuite. — Une alerte à Ké-Nap. — La situation à Hanoi. — Le général de Badens.

J'achevais de donner la mission à Ké-Nap, lorsque le Mardi-Saint, 20 mars, j'entendis le sifflet d'une canonnière.

Je me couchai tard ; vers minuit, je m'endormais à peine quand mon catéchiste vint me réveiller, en me disant :

"— *Co' vièc !* (il y a quelque chose).

"— Quoi ?

"— Une lettre pressante du P. Paul, curé de Ké Vinh.

"— Eh bien ! allume la bougie, voyons."

Et je pris connaissance du contenu de l'épître :

"Un grand bateau de guerre est ici. Les officiers sont venus à la cure et je leur ai rendu visite à bord. Le Père est invité à venir."

"— Parbleu ! je m'en doutais bien, c'est bon."

Le lendemain matin, j'étais donc sur le *Pluvier* où j'eus l'avantage de trouver un compatriote, vieille connaissance

depuis la chasse aux Paons, le capitaine du génie Dupommier, qui me présenta à ses camarades. Lui qui était déjà au courant des affaires du Tonkin, fut surpris de mon audace de me montrer à bord. Mais, après avoir reçu la lettre du prêtre indigène, je ne pouvais guère faire autrement.

Le P. Paul était en train de causer avec le docteur qui lui disait :

“ *Gratias agimus tibi, Pater Paule, pro optimis canatibus quos misisti nobis.* ”

Le curé répondait :

“ *Non est dicendum : “ canatibus ”, sed . . . nat. . .* ”

Et il allait amputer lui-même les *anates* de leur *a* primitif, comme il me l'avoua, un moment après, quand nous fûmes seuls. Quelle belle confirmation de l'aphorisme de Boileau-Despréaux :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté..

J'arrivai juste à temps pour remettre les *canards* en leur état normal.

* *

L'excellent commissaire du *Pluvier*, M Ducorps voulut à toute force me retenir à déjeuner, et on alla au devant de mes excuses en disant qu'on avait préparé du maigre. A table, tout naturellement on parla des événements du Tonkin, et ces Messieurs ne me cachèrent pas que le lendemain ou le surlendemain arriverait le commandant Rivière avec toute une flottille de cannières et de jonques pour donner l'attaque à la citadelle de Nam-Dinh. Enfin le vieux Vo-Trong-Binh allait avoir l'occasion de tenir parole : vaincre ou mourir.

Après avoir souhaité bonne chance à tout le monde, je

dis au
vivre e
deux j
quillité

La p
pouvait
quelle d
Cepen
la fête d

Hélas
ques qui
par plus
plis d'au
d'aumônie
Mercredi
lité de mi
pas un dev
Monseigne
“ Si on v
tez-vous de
de notre c
Du reste
de la ville,
malgré le c
tête. C'est p
entre deux
moment de
la Commun
(traduction c
Les canon
avaient dû se

dis au revoir au *Pluvier* et revins à mon logis, emportant
vivre et journaux, de quoi faire un peu le Français pendant
deux jours. Mais le vent n'était pas au calme et à la tran-
quillité : il y avait du noir à l'horizon, l'orage allait éclater.

La prise de Nam-Dinh, venant après celle d'Hanoi, ne
pouvait manquer de déchaîner la guerre à outrance à la-
quelle depuis un an se préparaient les mandarins.

Cependant je pus célébrer en paix la Semaine-Sainte et
la fête de Pâques. *Surrexit Christus, spes mea ! Alleluia.*

* * *

Hélas ! les 5 ou 600 soldats et marins français et catholi-
ques qui allaient monter à l'assaut d'une citadelle défendue
par plus de 3,000 hommes abrités derrière des fossés rem-
plis d'eau et des remparts hérissés de canons, n'avaient pas
d'aumônier. Cette pensée me faisait mal au cœur et, dès le
Mercredi Saint, j'avais demandé à Mgr Puginier si ma qua-
lité de missionnaire du district de Nam-Dinh ne me faisait
pas un devoir de m'offrir comme aumônier des troupes.
Monseigneur m'avait répondu :

“ Si on vous demande, oui ; dans le cas contraire, conten-
tez-vous de prier Dieu pour qu'il n'y ait pas mort d'hommes
de notre côté. ”

Du reste, il y avait à Nam-Dinh le prêtre indigène, curé
de la ville, qui n'avait pas un seul instant quitté son poste,
malgré le danger de mort qui planait jour et nuit sur sa
tête. C'est pour lui surtout et ses chrétiens sans défense pris
entre deux feux, qu'il y avait à redouter un massacre au
moment de l'arrivée des canonnières. Le sort des otages de
la Commune pouvait très bien être réservé au P. Majesté
(traduction de son nom annamite Nghiêm).

Les canonnières étaient en effet descendues à Hanoi et
avaient dû se présenter en face de Nam-Dinh le jour même

de Pâques (25 mars). Anxieux, j'attendais le premier coup de canon : à cinq ou six heures de marche de la ville, je me trouvais assez près pour l'entendre gronder.

Le 25, rien. Tant mieux, le jour de la Résurrection du Sauveur ne sera pas celui du carnage. Mais le lundi, dans l'après-midi, l'air fut ébranlé par plusieurs décharges d'artillerie. L'affaire était amorcée : on s'essayait. Le 27, la canonnade ne cessa pas du matin jusqu'à midi. Alors tout tomba dans le silence. Le drapeau français devait être arboré au sommet de la tour de Nam-Dinh.

A la tombée du jour, comme je faisais ma promenade habituelle aux alentours du village, je vis arriver au galop non pas des lapins, mais des fuyards qui, l'œil effaré, l'oreille basse, s'en allaient chercher leur sûreté bien loin de la cité de Nam-Dinh. Les pauvres gens me confirmèrent la prise de la ville par les Français et la fuite honteuse du gouverneur Vô-Trong-Binh, qui les avait lâchement abandonné à leur malheureux sort, fuyant avec toute sa smala avant l'assaut.

Le Curé et les catholiques de Nam-Dinh n'avaient pas été massacrés ; les soldats chrétiens eux-mêmes n'avaient pas eu à souffrir du feu des Français, car le gouverneur les avait chassés de la citadelle comme suspects de trahison... Ils ne se l'étaient pas fait dire deux fois, comme on le pense.

* * *

Le 28, je pus compléter mes détails sur le nouveau fait de guerre qui faisait honneur à nos armes.

Arrivé devant Nam-Dinh le jour de Pâques, avec le *Pluvier*, la *Fanfare*, la *Surprise*, la *Hache*, le *Yatacan*, la *Carabine*, le commandant Rivière avait, pour la forme, envoyé une espèce d'*ultimatum* au Gouverneur pour le sommer

d'avoir à ouvrir les portes de la citadelle aux amis et protecteurs du royaume d'Annam.

Vô-Trong-Binh, lui, en vieux de la vieille, répondit qu'il se moquait du papier du commandant français.

Le 26, le lieutenant-colonel Carreau et le commandant Badens, avec une escorte de 25 hommes, pénétrèrent jusqu'à la mission et, sans demander la permission au P. Majesté, qui ne pouvait ni la donner, ni la refuser, montèrent dans la tour du clocher pour prendre la photographie de l'intérieur de la citadelle. Le sous-lieutenant Lumière, qui commandait l'escorte, m'a conté qu'à ce moment là, dans les couloirs étroits qui conduisent à l'église, il avait fallu croiser la baïonnette pour ne pas être écrasés par les bandes de soldats chinois et annamites qui provoquaient les Français sans oser les attaquer directement. Cependant les sentinelles placées sur les remparts de la citadelle, distante à vol d'oiseau de 3 ou 400 mètres, avaient signalé la présence des officiers dans le clocher. Ordre fut aussitôt donné aux artilleurs annamites de mettre le feu aux pièces depuis longtemps braquées contre la mission. Le colonel et le commandant n'eurent que le temps de descendre en courant les escaliers : les boulets et la mitraille pleuvaient sur le clocher qui fut troué en plusieurs endroits.

Ces messieurs, en se retirant, invitèrent le Curé à se réfugier à bord ; mais le pasteur ne voulut pas abandonner son troupeau :

“ En tout cas, lui dirent les officiers, si la mission est serrée de près, il faudra sonner le tocsin : on viendra à votre secours aussitôt, ”

La citadelle, qui avait ouvert le feu contre l'église, le dirigea ensuite contre les canonnières. La *Fanfare* eut une échelle brisée par un boulet ; mais elle était armée de puissants canons qui lui permirent de riposter hardiment et la tour de la citadelle de Nam Dinh garda longtemps les traces de sa réponse.

Le matin du 27, la cloche de la pagode chinoise voisine de la mission donna le signal d'un rassemblement des bandes qui devaient massacrer le curé et détruire sa maison ; mais elle appela bien plus vite les Français au secours de ceux qui allaient périr : le diable fut dupé par le diable.

Au signal donné, toutes les troupes se mettent en branle pour l'attaque des remparts ; la rue chinoise est nettoyée, les canonniers font pleuvoir une grêle d'obus sur la citadelle. Le colonel Carreau pointait lui-même une pièce de canon pour enfoncer la Porte Est, lorsqu'il tomba grièvement blessé : un biscaïen de fusil de rempart lui avait brisé la cheville du pied ; il fallut faire l'amputation séance tenante. Après l'opération, quand Rivière vint lui serrer la main, le courageux officier se contenta de cette réflexion stoïque :

“ — Ce coup de canon m'évitera des frais de bottier ! ”
puis celle-ci plus naturelle et plus vraie : “ Pourvu que ma femme n'apprenne pas cette nouvelle par les journaux ! ”

Le brave colonel ne devait pas survivre longtemps à sa blessure : un mois après, il mourait chrétiennement à l'hôpital d'Hanc.

Du côté des Annamites, les pertes furent assez nombreuses : le *Quan An*, mandarin de la justice, fut tué en défendant le Porte Est, que le capitaine Dupommier fit sauter avec une cartouche de dynamite. A 11 h. 1/2, la citadelle était à nous. On y trouva plus de 800,000 francs de butin en ligatures de cuivre et de zinc, cuivre, sel, riz. Mais pas d'argent : le gouverneur en avait chargé ses éléphants.

Avec ces fonds, malgré sa défaite, Vô Trong Binh, une fois chassé de sa citadelle, n'en était que plus à redouter : il allait soulever la province et tenir la campagne. Il ne battit en retraite que jusqu'à Nui Gôi, montagne située entre Nam Dinh et Dinh Binh, non loin des cures de Ké Dai et Ké Bang. Il était surtout secondé par le Quan Bô

de Th
Hoàng-
cendié
de Fra
aux bre
geraient
Comm
Lân-Tar
ouvrir l
tes jume
confiance
maine, je
Je me
Pâques.
sur mon
du village
de brigad
j'aimais
voyant ar
gars de K
bâtons. D
J'y alla
J'étais co
mains des
il me semb
dans un co
Nous ne
protection
d'Ha-noï et
propre salu
des soldats
les Pavillon
Le comman
à Ha-noï qu
Dinh. La Cc

de Thanh Hoá, alors en deuil de son père, le fameux Hoàng-Tam-Dàng, le grand chef des lettrés, qui avait incendié et massacré les chrétiens, après la mort tragique de Francis Garnier. Les loups couraient la plaine : gare aux brebis et aux pasteurs ! Les mandarins vaincus se vengeraient des chrétiens dès qu'ils en trouveraient l'occasion.

Comme Kê Náp et Kê Vinh sont assez rapprochés du Lân-Tam-Dàng, pays de Quan Bô en question, il fallait ouvrir l'œil ; mais comme je voyais tout avec les excellentes jumelles que le bon Dieu donne à ses missionnaires, la confiance en Lui et le mépris chrétien de la défroque humaine, je n'étais pas émotionnée outre mesure.

Je me trouvais encore à Kê-Náp quelques jours après Pâques. Tout à coup, le tambour d'alarme résonne, je saute sur mon vieux fusil et je me mets à courir à une des portes du village qu'on disait menacée par l'arrivée d'une bande de brigands. Ce n'était qu'une fausse alerte. Après tout, j'aimais autant ça, malgré le plaisir que j'éprouvai, en voyant arriver au pas de course, à travers la plaine, les gars de Kê-Vinh, armés de lasses, de coupe-coupe et de bâtons. De vrais Vendéens !

J'y allai de mon petit ordre du jour de félicitations. J'étais convaincu qu'ils ne m'abandonneraient pas aux mains des infidèles et, s'il faut mourir les armes à la main, il me semble que c'est plus facile en compagnie que seul dans un coin obscur et isolé.

Nous ne pouvions guère compter, à ce moment, sur la protection de nos soldats, renfermés dans les citadelles d'Ha-noï et de Nam-Dinh : chacun devait pourvoir à son propre salut, selon ses moyens. Les mandarins recrutaient des soldats pour reprendre Nam-Dinh, tandis qu'à Ha-noï, les Pavillons-Noirs chinois pressaient la ville de tous côtés. Le commandant Rivière avait dû précipitamment remonter à Ha-noï qui avait été attaqué pendant qu'il prenait Nam-Dinh. La Concession avait été canonnée par l'ennemi, campé

sur la rive gauche du Fleuve-Rouge, et le commandant Berthe de Villers avait dû lui donner la chasse de ce côté. Dans la nuit du 26 au 27 mars, la compagnie d'infanterie de marine, retranchée dans la Pagode royale de la citadelle, voyait les Pavillons-Noirs essayer l'escalade. La terreur et le pillage régnaient dans les rues de la capitale du Tonkin.

Voilà dans quel état le commandant Rivière trouva les choses quand il rentra à Ha-noï, le 2 avril. Il avait laissé à Nam-Dinh une garnison de quatre cents hommes, sous les ordres du commandant de Badens, chef de bataillon d'infanterie de marine. Sans m'en douter, j'allais bientôt me trouver en relations quotidiennes avec cet officier supérieur, que quatorze ans plus tard je devais voir général, revenir au Tonkin, hélas ! pour se noyer dans la rivière Claire, laissant une nombreuse et belle famille, plongée dans la plus affreuse désolation.

XIV

Une rencontre à sensation. — Aumônier à Nam-Dinh.

Adieux d'un ami. — Le commandant Badens. — Le

P. Majesté. — A l'ambulance. — Funérailles. —

Le dimanche de la garnison. — Un peu de

morale. — Un sous-officier peu solide

sur ses jambes. — Invitation dé-

chirée. — Une discussion

qui finit mal.

Retiré à Ke-Vinh derrière de solides palissades de bambous, je pouvais attendre sans crainte l'ennemi, quand un beau jour, je reçus un message épiscopal : Mgr Puginier me mandait à Ke So.

Me
Khuat
coupée
Je n
de nka
turban
taire. A
qui po
canards
faisait r
ment où
joyeux.
marquar

Vox fu
par des to
paillottes,
du roi qui
Mais moi
Payer d'an
Je renve
faire voir r
coup de co
moi, s'était
devant lui.
criai :

“ — Tra

Me voilà aussitôt parti en barque ; mais, arrivé à la *do Khuat*, endroit où la route royale de Ha Noi à Hué est coupée par le Dai, je mis pied à terre pour aller plus vite.

Je n'avais ni chaussettes, ni sandales ; j'étais en uniforme de *nka que* (paysan) annamite, j'avais la tête coiffée du turban et par dessus le grand chapeau conique réglementaire. A côté de moi marchait un petit bonhomme de 14 ans, qui portait mon vieux fusil de chasse chargé pour les canards. L'air était pur, le ciel serein et le soleil d'avril me faisait risette. Gageons, me disais-je que j'arriverai au moment où les confrères entreront au réfectoire. Et j'allais joyeux, levant la tête, branlant les bras, fumant ma pipe, marquant le pas et chantant à pleins poumons :

Montagnes d'Helvétie,
Objet de mon amour,
Salut, terre chérie,
Où j'ai reçu le jour.
A l'étranger, un pacte impie
Vendait mon sang et ma foi,
Mais à présent, ô ma patrie,
Je pourrais donc.....

Vox faucibus hæsit !.. A un coude de la route, masquée par des touffes de bambous abritant quelques misérables paillottes, je me cassai le nez contre une troupe de soldats du roi qui ne s'en allaient ni vaincre ni mourir pour lui... Mais moi?... qu'allais-je faire?... Fuir ? J'étais perdu. Payer d'audace, il n'y a que cela de vrai.

Je renversai mon grand chapeau en arrière, afin de bien faire voir mon air martial, et... un... deux, j'envoyai un bon coup de coude au chef de file qui, plus stupéfait encore que moi, s'était arrêté net au milieu de la route, en me voyant devant lui. De ma plus belle voix de commandement je criai :

“ — *Tranh ra !..* (Place, rangez-vous). ”

Le premier militaire se rangea à gauche, le deuxième, le troisième et ainsi de suite jusqu'à la queue de la colonne. Il n'y eut qu'une seconde d'hésitation des deux côtés, quand le mandarin, qui était en palanquin couvert, porté sur les épaules pliantes de deux soldats, mit le nez au vent et demanda discrètement :

“ — Quel est donc cet individu-là ?

“ — Un missionnaire français ! ”, répondis-je sans hésiter, mais la main sur la crosse de mon fusil, que portait toujours le petit élève bien cogné contre moi.

Et nous continuâmes notre chemin en sens inverse.

Hélas, un mois plus tard, le cher P. Béchet, qui venait me voir à Nam Dinh, ne passa pas aussi facilement que cela.

* * *

C'était pour m'envoyer comme aumônier des troupes à Nam Dinh que mon évêque me faisait venir à Ké So chercher ses instructions. Cette nouvelle destination, malgré mon goût naturel pour le soldat, me causa plus de peur que de joie. Je sentais parfaitement que je n'avais pas encore assez de barbe au menton. Seul, jeune missionnaire tout frais émoulu, qu'est-ce que je pourrais bien faire dans cette galère ? Monseigneur m'encouragea, me donna sa bénédiction et je pris place, comme un oiseau de passage, sur l'hospitalière *Fanfare*, qui traversait Ké So se rendant à Nam Dinh. Le commandant Gadaud et les officiers de son bord eurent pour moi les attentions les plus délicates.

La *Fanfare*, qui devait stopper la journée du dimanche 1er mai, à Luc Bo, à l'entrée du canal de Nam Dinh, me déposa, le samedi soir, à Ké Vinh où je reçus la bonne visite du P. Ravier. Dans la soirée, ce cher confrère me reconduisit jusqu'en vue de la *Fanfare*.

Que j'ai eu de bonheur de rencontrer sur le chemin de la

vie cet ami sincère, le jour où il me fit pivoter autour de la montagne de Ninh Binh ! Hélas ! je n'y retournerai plus avec lui que par le souvenir, car je viens de recevoir la nouvelle de sa mort en France, à Montbeton, au sanatorium des missions étrangères, où ce cher Père a rendu l'âme, le 29 novembre 1899, à la suite d'une douloureuse opération héroïquement supportée. Et moi, qui espérais le voir bientôt revenir au Tonkin complètement rétabli. Oh ! que la mort se moque de nos affecticus et de nos désirs ! Mais Dieu est bon, et j'ai la confiance qu'il a déjà accordé la récompense éternelle à ce digne missionnaire. Cher P. Ravier, au revoir près du bon Dieu ; mais, vous le savez, maintenant mieux que jamais, il faut me tendre la main ; j'en ai besoin pour ne pas chavirer.

* * *

Piloté avec distinction et bienveillance par le commandant de la *Fanfare*, j'arrivai à Nam Dinh, le lundi 1er mai, à 10 heures du matin. Au débarcadère, près de la rue des Chinois, c'était un brouhaha insensé : coolies transportant du matériel de troupes et de guerre, porteuses d'eau ou marchandes des quatre saisons, *sampaniers* et barquières, *boys* et *con gai* (filles) plus ou moins louches, tout ce monde curieux et remuant ne me disait pas grand'chose de bon et je me trouvais moins à l'aise qu'avec les braves gens de la campagne. Je crois même que, le jour où j'avais rencontré les guerriers du roi sur la grande route, j'avais meilleure contenance et faisais meilleure figure.

Grâce au commandant Gadaud, je me tirai d'affaire ; il eut la bonté de me présenter lui-même au commandant Badens, qui me fit le plus aimable accueil, en me disant qu'envoyé par Mgr Puginier, je ne pouvais être que le bienvenu pour tout le monde militaire de Nam Dinh, les bien portants comme les malades de l'ambulance.

Le commandant de Nam Dinh, encore jeune, 36 ans, passait pour un homme très fin. On voyait au premier abord que sa réputation ne devait pas être surfaite. Son œil intelligent et vif vous enveloppait du premier coup, en même temps que sa voix flûtée, d'accent gascon, vous distillait lentement, tout doucement, le fluide sympathique à la dose désirée.

Si la Garonne avait voulu,

elle aurait certainement passé à Nam Dinh ; mais non, elle s'était contentée d'y envoyer un des plus brillants enfants qui soient nés sur ses bords. A ce moment de sa carrière, le commandant Badens était ce que l'on appelle un homme heureux : tout lui souriait, le plus bel avenir s'ouvrait devant lui et les circonstances allaient le servir admirablement.

* * *

Mais attendons les événements. En sortant de la pagode royale qui était le logement du commandant d'armes, je fus m'installer à la gare, chez le P. Majesté.

Le curé de Nam-Dinh, le Père Majesté, pour lui donner le nom sous lequel il est connu de nos compatriotes, est un prêtre indigène de la plus grande vertu et un homme de la plus haute valeur. On le prétend descendant d'une vieille famille japonaise réfugiée en Annam, à l'époque de la persécution qui mit à feu et à sang toutes les chrétientés du Japon. Il m'a jamais dit lui-même un mot de cette origine ; mais je ne serais pas surpris qu'il en fût ainsi, car ce digne prêtre a une fierté de maintient rare chez les Annamites : il porte donc bien son nom, *Nghiêm* (Majestueux).

Moi, jeune missionnaire, je ne l'étais pas du tout majestueux, de sorte que je fis toujours bon ménage avec mon

hôte a
constr
haute

N'ay
qu'il y
soins po
maison
aérée qu
mandari
canon sa

Bref, u
balance.
je n'ai jar
péens san
Aussi je n
monde à l
le prêtre c
gens pour
J'eus cet
Dinh. Un
mais aupr
mourut per
donner a u
bien montr
venablement
dans la cit
dut sortir d

hôte au presbytère. Je ne fis pas percer des fenêtres, ni construire une vérandah pour avoir de l'air dans la chambre haute où...

En dépit des volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.

N'ayant pas de chaise, je m'asseyais sur le plancher. C'est qu'il y a de certain, c'est que le P. Majesté fut aux petits soins pour moi et que je me trouvais plus en sûreté dans sa maison en briques que dans une paillette, quelque bien aérée qu'elle puisse être. Quelques semaines plus tard, les mandarins ont bien failli m'y percer des fenêtres à coup de canon sans me demander mon avis.

* * *

Bref, une fois mes pénates installés, j'allai visiter l'ambulance. Pour dire la vérité tout entière, je dois avouer que je n'ai jamais franchi le seuil d'une salle de malades européens sans appréhension, craignant toujours de les effrayer. Aussi je m'efforçais de trouver un petit mot qui mit tout le monde à l'aise, moi le premier. Mais quel crève-cœur pour le prêtre que de voir mourir sans sacrements de braves gens pour le salut desquels il donnerait volontiers sa vie !

J'eus cette peine dès le lendemain de mon arrivée à Nam-Dinh. Un malade que j'avais visité la veille à l'ambulance, mais auprès duquel je n'avais peut-être pas assez insisté, mourut pendant la nuit. Le commandant me demanda de donner aux obsèques toute la solennité possible, afin de bien montrer aux Annamites que nous savions honorer convenablement nos morts. Comme il n'y avait pas de chapelle dans la citadelle, après la levée du corps à l'ambulance, on dut sortir de l'enceinte et traverser une partie de la ville

pour aller à l'église, puis rentrer dans la citadelle pour se rendre au cimetière dans le bastion nord-est. Cette cérémonie funèbre à laquelle prirent part toutes les troupes de la garnison ne dura pas moins de 2.30 heures. Elle ne se répéta que deux ou trois fois, car les décès devenant malheureusement trop fréquents, avec les fortes chaleurs, c'eût été une trop grande fatigue imposée aux troupes. Aussi les enterrements se firent-ils ensuite d'une manière plus simple, quoique très digne et très touchante, dans l'intérieur de la citadelle.

Grâce à Dieu, je fus bien consolé en voyant les bonnes dispositions avec lesquelles la plupart de nos pauvres soldats acceptaient les secours religieux.

Le dimanche, les officiers venaient assister à la messe avec la moitié des troupes de la garnison en armes, car il n'eût pas été prudent d'y venir les mains dans les poches. C'était une manifestation militaire et religieuse. Cependant, tout ancien élève des Jésuites qu'il fût, le commandant Badens ne se donnait pas comme le modèle du parfait pratiquant. Il prenait même plaisir à affecter un certain scepticisme tant soit peu philosophique et à laisser voir que la religion ne le gênait pas beaucoup. Mais au fond, c'était un bon cœur et un esprit vraiment libéral, voulant la liberté religieuse pour chacun, pour les catholiques comme pour les autres. Dans les relations journalières que j'avais avec lui pour lui porter des renseignements ou lui demander quelque service, il fut toujours bienveillant. Mais je n'apprendrai rien de nouveau à personne en disant d'une façon générale que la morale n'est pas toujours respectée dans les colonies.

A peine étais-je arrivé à Nam Dinh qu'en voyant le milieu dans lequel j'étais tombé, je suppliais Mgr Puginier de m'en retirer. Il me répondit :

“ — La grâce de Dieu soit avec vous, et restez-y ! ”

C'est bien ! puisque le bon Dieu le veut, je vais tâcher de me cuirasser.

Un b
ou de l
quer à.
visite q
sur les
marine

“ — l

“ — l

“ — l

le ! quel

Je me

titubant

ment m

penaud i

trouvais.

calmai bi

au sergen

rade. . . .

“ — Ne

dire dema

pas plaint

“ — Bi

faite. ”

Le lend

nais faire

incident de

officiers à

Tous vinre

paraissait,

ancien port

“ — Mon

officiers de

pour notre c

confus de sa

Un beau soir, en revenant de conduire à bord de la *Trombe* ou de *l'Éclair*, un Père espagnol malade qui allait s'embarquer à Hai Phong, je me rendis à l'ambulance pour ma visite quotidienne. Je passai près du magasin de la marine sur les bords du canal, où quelques soldats d'infanterie de marine venaient prendre la garde pour la nuit.

“ — Bonsoir, mes amis, bonne garde !

“ — Bonsoir, monsieur l'aumônier, merci.

“ — Eh ! dites-donc là-bas, hurle une voix avinée, arrêtez-le ! quel est cet individu ? ”

Je me retourne et je vois un sergent qui s'approche entubant et me saisit au collet. Indigné, je rappelai vivement mon agresseur au respect des convenances, et tout penaud il me lâcha. On comprendra facilement que je ne trouvais pas la plaisanterie de mon goût. Cependant je me calmai bientôt et, quand j'arrivai à la porte Est, je demandai au sergent de service s'il connaissait le nom de son camarade. . . .

“ — Non, merci, sergent ; je vous prie seulement de lui dire demain matin qu'il n'a pas à s'inquiéter ; je ne porterai pas plainte contre lui.

“ — Bien, monsieur l'aumônier, votre commission sera faite. ”

Le lendemain, à la même heure dans la soirée, je retournais faire ma visite à l'ambulance, sans plus penser au petit incident de la veille, quand la présence d'un groupe de sous-officiers à la porte de la citadelle attira mon attention. Tous vinrent me serrer la main, à l'exception d'un seul qui paraissait, comme on dit, n'être pas à la noce. Le plus ancien porta la parole :

“ — Mon Père, nous vous remercions pour tous les sous-officiers de la garnison et nous vous demandons pardon pour notre camarade qui n'ose le faire lui-même, tant il est confus de sa conduite envers vous. . . ”

J'eus les larmes aux yeux, mais la joie dans le cœur. Désormais je les tenais, ces braves garçons qui sauraient bien que j'étais leur ami, et mes malades de l'ambulance ne me regarderaient plus comme un croquemort. Inutile de dire que je pris la main du sergent qui m'avait saisi au collet.

Tout aurait été pour le mieux au gré de mes nouveaux amis, si j'avais osé accepter d'entrer avec eux à la cantine. Oh ! il n'y aurait pas eu grand mal... et maintenant que je suis un vieux routier d'aumônerie militaire, je me le permettrais sans scrupule. Mais alors j'étais jeune... et je crois que j'ai bien fait de me réserver. J'étais déjà bien assez souvent invité à la popote des officiers.

Ces messieurs, sachant qu'à la cure je mangeais modestement mon écuelle de riz, se disputaient à qui mettrait mon couvert. Le capitaine Jeannin, mon compatriote, le lieutenant Onfroy de la Rozière et le sous-lieutenant Bohin, en particulier, me firent bien des fois partager leur ordinaire.

En général tout se passait en famille et d'une façon assez calme. Quelquefois, la compagnie étant plus nombreuse que d'habitude, on discutait... Comme tous les timides, une fois lancé, je ne pouvais plus m'empêcher de dire ma façon de penser. Une fois, cela faillit très mal tourner. Un grincheux s'étant oublié jusqu'à dire que le catholicisme était une idiotie, se fit relever par ses camarades, et, comme il continuait à me prendre pour tête de Turc, je lui ripostai du tac au tac :

— Il y a des idiots et des gens intelligents partout, même à l'École polytechnique... Mon frère en est sorti avec un meilleur numéro que vous et je ne suis pas plus idiot que lui ”.

Le Monsieur en question s'en alla se consoler dans une fumerie d'opium du quartier chinois.

Les nou
man

B

Mgr

Le dim
de ne pas l
citadelle é
me douter
naire. Imm
M. de Mont
vinrent à l
me mirent
de se jouer
la route de
était tué, le
lieutenant d
mortellem
grièvement,

J'allai voir
velle ; il alla
tarderait pas
A une heu

XV

Les nouvelles du 20 mai à Nam Dinh : mort du commandant Rivière à Phu-Hori ; massacre du P. Béchet et de sept catéchistes et chrétiens à Ke-Hau. — Notice nécrologique envoyée au Séminaire des Missions Etrangères
par
Mgr Puginier. — Détails complémentaires. — L'aspirant martyr. — Une visite à sa mère.

Le dimanche, 20 mai, le commandant Badens me fit dire de ne pas l'attendre pour la messe ; toutes les troupes de la citadelle étaient consignées. Je célébrai la messe sans me douter qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Immédiatement après, un lieutenant de vaisseau et M. de Montagnac, chef du service des douanes à Nam Dinh, vinrent à la sacristie et précipitamment, en quelques mots, me mirent au courant de la sanglante tragédie qui venait de se jouer à Phu-Hoi, à quelques kilomètres d'Ha-Noï, sur la route de Son-tay, le samedi 19 ; le commandant Rivière était tué, le capitaine Jacquin, l'aspirant Moulun, le sous-lieutenant de Brisis tués, le commandant Berthe de Villers mortellement blessé, plusieurs officiers blessés plus ou moins grièvement, 26 soldats et marins tués, 54 blessés !

J'allai voir le Commandant qui me confirma la fatale nouvelle ; il allait partir pour Ha-Noï dans la soirée, mais ne tarderait pas à revenir à Nam-Dinh.

A une heure du soir, des lettres des curés de Ke-Bang et

de Ke-Trinh m'apportaient simultanément la nouvelle que le P. Béchet venait d'être décapité au village de Ke-Hau avec six chrétiens qui l'accompagnaient. Impossible de douter du sort fatal de ce pauvre confrère qui m'avait écrit le 16, c'est-à-dire quatre jours auparavant, une aimable petite lettre m'annonçant son intention de venir passer quelques jours à Nam-Dinh. Je m'étais empressé de lui répondre que " je n'osais pas l'inviter à venir, car je croyais les chemins peu sûrs ; étant en-dehors de la ville, il devait mieux savoir que moi ce qui se passait dans la campagne, et s'il jugeait prudent de se mettre en marche, à l'arrivée il serait le bienvenu ".

Aussi, le dimanche matin, à la nouvelle de la mort du commandant Rivière, je n'avais pu m'empêcher de dire au P. Majesté :

" Comme j'ai bien fait de ne pas inviter le P. Béchet ! "

Mais lui, hélas ! n'avait pas eu le temps d'apprendre l'affaire de Phu-Hoai, tandis que les mandarins qui tenaient la campagne dans les environs de Nam-Dinh, en avaient connaissance. Ce fut la cause de la perte de mon jeune confrère, qui se mit joyeusement en marche après avoir célébré la messe de la Sainte Trinité à Ke-Tien, chrétienté voisine de Ke-Dai.

* * *

Mais je ne peux mieux faire que de transcrire ici la notice nécrologique envoyée par Mgr Puginier au Séminaire des Missions Etrangères :

" Gaspard-Claude Béchet, qui a eu le glorieux privilège de verser son sang pour Jésus-Christ, était né le 3 septembre 1856 dans la ville de Lyon, sur la paroisse Saint-Pierre. Il était entré au Séminaire des Missions Etrangères le 10 septembre 1878, et était parti le 11 mai 1881 pour le Tonkin occidental où il arrivait à la fin du mois de juin de

la mé
à l'étr
de tra
sions
Missio
minist
de Tha
fin de f
par un
cesser
pour se
une aut
le 20 m
" En
trouva u
récompe
sa suite
Il est b
de Nam-
quérir la
venait de
gent (env
Français.
été rappel
" Le ma
Hoang-Ta
désastres d
portait enc
province de
suite de la
il était, ce
mettre à m
" Le P. Bé
sa seule fon
la guerre. L

la même année. Le jeune missionnaire se mit avec ardeur à l'étude de la langue annamite et, au bout de quelques mois de travail, il commençait à prêcher et à entendre les confessions des indigènes. Je l'envoyai alors avec un ancien Missionnaire, le P. Hébert, pour s'exercer auprès de lui au ministère apostolique dans le district formé par la province de Thanh Hoa. Le P. Béchet y travailla avec zèle jusqu'à la fin de février de cette année (1883) ; mais alors il fut éprouvé par un rhume tenace qui dégénérait en phtisie ; obligé de cesser toute occupation pénible, il faisait de petits voyages pour se distraire, et c'est en passant d'une paroisse dans une autre qu'il a été arrêté dans la province de Nam-Dinh, le 20 mai, fête de la Sainte Trinité, vers 9 heures du matin.

“ En traversant le grand village de Ke-Hau, le P. Béchet trouva un groupe de soldats qui, comptant sur une forte récompense, s'emparèrent de lui et le livrèrent avec toute sa suite à leur chef, ennemi juré de la religion chrétienne. Il est bon de noter que le nouveau général de la province de Nam-Dinh envoyé par le roi pour essayer de reconquérir la citadelle, prise dernièrement par les Français, venait de lancer une circulaire promettant 30 barres d'argent (environ 3,000 francs) à quiconque lui amènerait un Français. L'ancien gouverneur vaincu, Vo-Tong-Binh, avait été rappelé par la Cour de Hué.

“ Le mandarin auquel le P. Béchet a été livré est fils de Hoang-Tam-Dang qui, en 1874, fut le principal auteur des désastres de nos chrétiens. Ce chef, d'un grade élevé (il portait encore le titre de *Quan-bô*, 2e grand mandarin de la province de Thanh-Hoa, mais était en congé obligatoire par suite de la mort récente de son père), demanda au Père qui il était, ce qu'il faisait, où il allait, et parla de suite de le mettre à mort.

“ Le P. Béchet répondit qu'il était prêtre missionnaire, que sa seule fonction était de prêcher la religion et non de faire la guerre. Le mandarin, après un court interrogatoire, pour

la forme, condamna le Père, les trois catéchistes et les deux chrétiens qui l'accompagnaient, à avoir la tête tranchée et on les conduisit au lieu du supplice.

* * *

“ Le P. Béchet, d'abord garrotté au premier moment de l'arrestation, avait été ensuite débarrassé de ses liens, et marchait avec assurance. Au bout de quelques minutes, la petite troupe arrive à l'endroit désigné pour l'exécution. C'est un moment solennel ! les bourreaux sont là avec leurs sabres, la dernière heure de la vie est arrivée et l'éternité s'entr'ouvre ! O précieuses minutes ! Dieu seul connaît ce qui s'est passé dans le cœur du missionnaire et des autres victimes vouées à la mort. Quels vifs sentiments de foi, de repentir, d'amour, de confiance en Dieu et en Marie, ont-ils dû lancer vers le ciel ! Les soldats voulaient commencer par tuer le Père ; mais aussitôt ses catéchistes se jettent sur lui pour l'embrasser et lui servir de rempart. Le missionnaire demande un moment de répit ; il se recueille, fait une dernière fois le sacrifice de sa vie, et, plein d'espoir, il se jette dans les bras de son Sauveur. Mais il est ministre de Dieu et il a un suprême devoir à remplir ; il dit aux catéchistes et aux chrétiens de s'exciter au repentir. Ceux-ci obéissent et récitent ensemble l'acte de contrition à haute voix, à l'étonnement de tous les spectateurs. Pendant ce temps, le prêtre debout, la main élevée, leur donne en commun une dernière absolution.

“ Cet acte accompli, les soldats, contrairement à leur premier dessein, décapitèrent d'abord les compagnons du Père ; ils ne reçurent chacun qu'un ou deux coups de sabre.

“ Vint ensuite le tour du Missionnaire. Comme on voulait le lier, il demanda à rester libre, et il s'assit tranquillement, présentant sa tête au bourreau. Après quelques coups

de sabre
plice du
téralem
“ Pen
on se sa
Père et
question
ment sa
sait, il ré
la Sainte
per la têt

“ Un qu
pris qu'ur
tant que
se rendre
de trois k
prendre le
personnes
route en ré
par les sold
“ — Tu
“ Il répo
“ — J'ad
“ nous a cr
“ pieds. Si
“ je suis pré
“ A une d
même répon
le conduisait
fois l'aposta
champ du ca
terner et prie

de sabre, il s'affaissa et l'on continua à le frapper. Le supplice dura longtemps et ce n'est que lorsque le cou fut littéralement haché que la tête se sépara du corps.

“ Pendant que le mandarin exécutait cet affreux carnage, on se saisit d'un chrétien qui n'était pas de la suite du Père et qui fut reconnu à son scapulaire. A une première question : “ s'il était chrétien ? ” il confessa courageusement sa religion, et, comme on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit qu'il cueillait des fleurs pour les offrir à la Sainte Vierge. Le mandarin ordonne aussitôt de lui couper la tête.

* * *

“ Un quatrième chrétien du village de Ke-Bang, ayant appris qu'un missionnaire venait d'être décapité, ne consultant que son zèle et son dévouement, partit aussitôt pour se rendre au lieu de l'exécution dont il n'était éloigné que de trois kilomètres. Il voulait avoir des renseignements et prendre le corps du Père pour l'enterrer. En vain plusieurs personnes avaient essayé de le dissuader ; il s'était mis en route en récitant des prières. Arrivé à Ke-Hau, il fut arrêté par les soldats du mandarin, on lui dit :

“ — Tu es chrétien ? veux-tu abandonner ta religion ? ”

“ Il répondit :

“ — J'adore Dieu en trois personnes ; c'est ce Dieu qui nous a créés, je n'oserais pour rien au monde le fouler aux pieds. Si le mandarin n'a pas pitié de moi et me fait tuer, “ je suis prêt à subir la mort ”.

“ A une deuxième interrogation, il fit courageusement la même réponse ; il fut alors condamné à mort. Comme on le conduisait au supplice, on lui proposa une troisième fois l'apostasie ; mais toujours même refus. Arrivé sur le champ du carnage, il demanda un moment pour se prosterner et prier. Les soldats impatients le pressaient de finir,

mais il continuait sa prière. Enfin il se leva et eut la tête coupée.

“ Cet homme de foi, nommé Soat, était âgé de 37 ans et avait encore son père ; il était marié et Dieu lui avait déjà donné deux enfants. Il appartenait à l'un de ces villages qui, pendant la persécution, ont fait la gloire de l'Église et de la Mission. Cette chrétienté, nommé Ke-Bang, chef-lieu d'une forte paroisse, comptait un peu plus de 900 habitants ; elle eut 150 notables mis à mort pour la foi. Souvent on avait entendu notre généreux Soat parler de la persécution et témoigner le désir de verser son sang pour son Sauveur : Dieu l'a exaucé.

“ Ainsi, dans l'espace de quelques heures, le féroce mandarin, ennemi de Dieu et avide de sang chrétien, venait de faire exécuter huit victimes. Les têtes furent envoyées à un mandarin supérieur, qui refusa de les recevoir et les fit remettre à une pieuse femme. Celle-ci les accepta avec vénération, déposa à part celle du Père dans une caisse et l'entoura de fleurs. Celles des catéchistes et des chrétiens furent placées ensemble dans deux grands paniers aussi au milieu de fleurs. Lorsqu'au bout de cinq jours il fut permis de prendre les cadavres, chaque tête fut réunie à son corps, et le curé de la paroisse, avec tous ses chrétiens, fit des obsèques solennelles ”.

* * *

Tel est, dans sa sublime simplicité, le récit fait par Mgr Puginier. Essayer de le dramatiser davantage serait superflu. Mais on ne me saura pas mauvais gré d'y ajouter quelques petits détails.

A l'entrée du village de Ke-Hau, le P. Béchet aurait pu prendre un sentier à droite pour éviter de passer sur le marché à côté duquel se trouvait campé le mandarin ; il négligea, j'allais dire méprisa comme indigne cette pré-

caution
mais n'
laissé t
montrer
et croy
qui l'acc
Missions
en font
à Paris
tant.

Cés
Et
Je r
Mor
Sur
Qu'
Ton
Moi
.....
.....
Mais
Qu'el
Eh bi
Et po
Maint
J'app
N'esp
Pour

Mot pour

Engagé d
débouche sur
Ke-Dai, le

caution : il savait que Ke-Hau était occupé par le Quan-Bô ; mais n'ayant pour toute arme que son crucifix (il avait laissé tout exprès son revolver à Phuc-Nhae), il voulait montrer qu'un missionnaire français ne craint pas la mort et croyait du reste fort exagérées les inquiétudes des gens qui l'accompagnaient. Du reste l'aspirant du Séminaire des Missions Etrangères avait été un aspirant martyr, comme en font foi ces fragments d'une pièce de vers écrite par lui à Paris en 1881, et intitulée : *Ave, Cæsar, morituri te salutant.*

César, tu veux en vain me traîner dans l'arène
Et de mon corps sanglant faire hommage au bourreau.
Je ne crains point tes coups, tes menaces, ta haine,
Mon âme vole à Dieu par-delà le tombeau.
Sur mes mains, sur mon front, vois la trace sanglante
Qu'ont faite ce matin les verges des soldats ;
Ton délire accusait leur cruauté trop lente,
Moi j'étais seul contre eux, ne me défendant pas.

.....
.....
Mais peut-être attends-tu pour livrer ta victime
Qu'elle se soit courbée une dernière fois ?
Eh bien, je puis, César, baisser mon front sans crime
Et pour te saluer je puis hausser la voix.
Maintenant, donne enfin ta trop lente sentence,
J'appelle de mes vœux le titre de martyr,
N'espère pas de moi la moindre défaillance,
Pour mon Dieu je saurai pardonner et mourir !

Mot pour mot, Gaspard Béchet l'a signée de son sang.

* * *

Engagé dans l'étroit chemin bordé de haies vives qui débouche sur la première Pagode de Ke-Hau en venant de Ke-Dai, le P. Béchet fut arrêté par deux soldats armés de

sabres et de lances. D'un mouvement brusque le missionnaire se dégagea et enleva même les deux sabres des satellites. Mais il les jeta loin de lui aussitôt et, au lieu de prendre la fuite, ce qu'il aurait encore pu faire, il resta debout en face des soldats qui, le voyant les mains vides, se précipitèrent de nouveau sur lui. Ils voulaient le prendre vivant. L'un d'eux le renversa par terre d'un coup de bois de lance. Saisi aussitôt, il fut conduit au mandarin, au milieu des cris féroces de la soldatesque et de la consternation de la foule présente au marché.

Le *Quan-Bô* était en train de boire et de rire avec des chanteuses. Depuis Hérode et la fille d'Hérodiade jusqu'à nos jours, c'est toujours là que les bourreaux vont chercher leurs inspirations.

Le fils aîné du mandarin, un gamin de 18 ans, mais qui chassait de race, demanda comme une faveur de commander le peloton d'exécution. On m'a rapporté qu'à un moment donné, le Père ayant baissé la tête, probablement au moment où il récitait son acte de contrition, ce précoce assassin la lui fit relever d'un coup de sabre *sur le front* ; on put, du reste, constater le fait d'après l'inspection de la tête quand elle fut rendue.

Quant au chrétien Soat, arrivé sur les lieux de l'exécution, il se jeta à genoux près du cadavre du missionnaire, gémissant à la mode annamite et chassant pieusement à coup d'éventail les mouches et les insectes qui s'abreuyaient du sang fraîchement répandu. Les bourreaux avaient saisi la croix de mission du Père dans ses malles, et, après l'avoir odieusement outragée, voulaient forcer Soat à en faire autant. C'est alors que ce courageux chrétien répondit : " Plutôt mourir que de fouler aux pieds mon Sauveur ".

*
* *

Quan
plongée
du crim
viendra
après, u
pas tire
qui ils
dont ils
sieurs f
oiseaux
" — L
vous par
Les pe
effrayés,
mystifica
qui depui
Ma foi
ritais pas
Je con
mes, mais
douleur...
et pleurera
que lui et
Dieu, le Ch
rejaillit sur

Il y a deu
France, pass
d'émotion ex
et d'un tris
pied de Four
mais j'avais
mère d'un me

Quant à la population de Ke-Hau, elle était en général plongée dans la plus profonde stupeur, moitié par horreur du crime, moitié par crainte du châtimeut, qui tôt ou tard viendrait. Aussi, les gens de ce village m'envoyaient-ils, peu après, une députation à Nam-Dinh pour me supplier de ne pas tirer vengeance contre eux de la mort du " P. Bac, à qui ils avaient respectueusement donné un cercueil et dont ils se souvenaient avec grand regret, l'ayant vu plusieurs fois traverser gaiement leur village en tirant des oiseaux le long de son chemin ".

" — Le P. Bac ? répliquai-je, mais c'est moi, moi à qui vous parlez en ce moment ! "

Les pauvres gens me regardèrent avec de grands yeux effrayés, pensant que je voulais les rendre le jouet d'une mystification. Ils avaient confondu le P. Béchet avec moi qui depuis deux ans circulais seul dans la région.

Ma foi, je n'aurais pas perdu au change ; mais je ne méritais pas la palme promise au vainqueur !

Je connais une mère qui aurait versé d'abondantes larmes, mais elle aurait eu d'autres enfants pour consoler sa douleur... tandis que la pauvre mère, qui pleure encore et pleurera jusqu'à sa mort son pauvre Gaspard, n'avait que lui et n'a plus personne... Mais, que dis-je ? elle a Dieu, le Christ et sa Mère... et la gloire de son enfant rejaillit sur elle !

* * *

Il y a deux ans, pendant mon séjour de convalescence en France, passant à Lyon, je lui fis une visite... Je tremblais d'émotion en frappant à la porte d'une modeste habitation et d'un triste coin de jardin dans les rues tortueuses, au pied de Fourvière. J'aurais désiré qu'on ne m'ouvrit pas ; mais j'avais bien tort de douter de la force d'âme de la mère d'un martyr.

Une personne en deuil, vieillie avant l'âge, me reçut avec une respectueuse affabilité.

— C'est à Madame Béchet que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, mon Père... un missionnaire, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame, un missionnaire du Tonkin, le P. Girod.

— Ah ! fit-elle douloureusement, c'est en allant vous voir que mon cher Gaspard a été massacré. Oui, oui, je sais tout... Entrez, je vous prie. Oh ! que votre visite me fait de bien !

On se figure quelle fut notre conversation ; mais ce que je n'ai pas honte d'avouer, c'est moi qui pleurais et parus le plus ému.

— Maintenant, me dit Madame Béchet, je suis résignée à la volonté de Dieu... mais j'ai bien eu de la peine à m'y soumettre... Si vous saviez comme souffrent les pauvres mères ! Avez-vous encore la vôtre ?

— Oui, Madame...

— Et vous allez repartir bientôt ; la séparation va être encore bien cruelle !... Moi, ajouta-t-elle, je n'ai plus d'inquiétudes pour mon fils ; mais il me tarde d'aller le rejoindre auprès de Dieu !

Idées du
légitim
et sa
du
P.

Avant
j'étais reto
du P. Béch
chercher sc
Dinh, trois
service, le
possible, et
une légère
— Eh qu
venez chere
nez le sort
— Ah, l
émotionné,
est de ne pa
au-dessus de
chet, s'il est
la France..
— Allon
et je le comp
commandant
n'est-ce pas a
France ?.. P.

XVI

Idées du commandant Badens sur le martyr.—Droit de légitime défense. — Un commissaire royal prudent et sage. — Châtiment providentiel des assassins du P. Béchet.— Le commandant Rivière et le P. Landais. — Proclamation de Luu-Vinh-Phuc.—Attaque de la mission d'Hâ-Nôi.
— La soirée du 18 et le matin du 19.
— Le commandant Berthe de Villers.—Comment sont morts les braves. — Emoi à Hâ-Nôi.

Avant le départ du commandant Badens pour Hâ-Nôi, j'étais retourné à la citadelle pour lui faire part de la mort du P. Béchet et demander s'il n'y avait pas moyen d'aller chercher son corps, Ké-Hâu n'étant pas très éloigné de Nam-Dinh, trois heures au plus. Malgré son désir de nous rendre service, le commandant me déclara que la chose était impossible, et, pour me consoler sans doute, il ajouta avec une légère pointe de scepticisme :

— Eh quoi ! Père, mais c'est le martyr ! c'est ce que vous venez chercher ici . . . Je suis sûr même que vous ambitionnez le sort glorieux de votre confrère . . .

— Ah, pardon, mon commandant, repris-je vraiment émotionné, le martyr oui, c'est notre affaire ; mais la vôtre est de ne pas laisser insulter le drapeau français qui flotte au-dessus de la tour de Nam-Dinh ; et le massacre du P. Béchet, s'il est une gloire pour la Religion, est une insulte à la France . . .

— Allons, allons, mon cher Père, je sais bien tout cela et je le comprends comme vous ; . . . mais tenez, la mort du commandant Rivière et de ses compagnons à Phu-Hoài, n'est-ce pas aussi une insulte et plus grande encore à la France ? . . . Pensez-vous que nous allions rechercher leurs

corps de si tôt ? . . Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? . . nous en verrons peut-être bien d'autres . . le Tonkin a déjà été évacué après Garnier . . Qui nous dit que cette fois-ci, ce ne sera pas la même histoire ? . . Ah ! la politique ! . . Quoi qu'il en soit, à mon retour d'Hâ-Nôi, je ferai tout mon possible pour vous être agréable . . Au revoir, Père. ”

Là-dessus une poignée de main et un aimable sourire . . Moi, désolé, je n'insistai pas et fis demi-tour bien tristement.

Les raisons que me donnait le commandant, hélas ! je ne les comprenais que trop : elles étaient parfaitement justes. Mais alors, si les soldats français ne peuvent pas nous protéger, ne sommes-nous pas, chrétiens et missionnaires, dans le droit de légitime défense ?

Rentré à la cure, je trouvai précisément quelques chrétiens de paroisses voisines, qui accouraient me demander l'autorisation de se lever en masse pour aller ramasser le corps du Père et ceux des catéchistes et chrétiens massacrés avec lui . . Certes, je brûlais d'envie de ne pas les y laisser aller seuls et de les y conduire moi-même. Qui aurait pu nous jeter la pierre ! . . Hélas ! ceux-là même qui auraient le plus profité de notre aide . . Nos propres compatriotes. Tous auraient crié haro sur les chrétiens tonkinois et le turbulent P. Bac. On le vit bien, lors des massacres d'Annam, quand nos confrères furent obligés de prendre les armes pour défendre leurs malheureuses brebis de la rage des loups dévorants. — On dit quelquefois que les jeunes missionnaires s'emballent et manquent de prudence. Eh bien ! maintenant que j'en ai vu un peu de tout en fait de misères et de brigandages, je crois bien que je serais moins prudent et moins sage que je l'ai été à Nam-Dinh, il y a dix-sept ans.

Bref, je me contentai de répondre à mes gens qu'ils auraient dû prendre sur eux de faire la chose sans venir m'en demander la permission : le commandant étant parti, je ne pouvais que leur ordonner de ne pas bouger.

Les Mandarins eux-mêmes furent effrayés de l'audace du

Quan-h
Royal,
lettre o
prier de
que le R
en grad
Pour
de suite
le Quan
leur fam
la main
Tam-Dan
d'autrefo
la dernièr
ans, pâle,
bourreau
quelques
en Annam

Mais c'e
le 19 mai,
Badens, re
posé les s
tombé si tr
nous a rapp
malheureus
pour que je
Je ne peu
crois incont
époque si f
mandant Ri
fiant à l'éga
avant son an
ments absolu
18 mai.

Quan-bo qui avait massacré le P. Béchet, et le Commissaire Royal, Nguyen-Chanh, qui campait à Nui-Goi, envoya une lettre officielle aux Curés des paroisses voisines pour les prier de maintenir les chrétiens dans le calme, promettant que le Roi punirait le *Quan-bo* (Il fut, au contraire, élevé en grade.) Mais la justice de Dieu veille.

Pour en finir avec les assassins du P. Béchet, je dirai tout de suite que tous disparurent dans l'année même du crime : le *Quan-bo*, son fils aîné, une quinzaine de personnes de leur famille moururent misérablement comme frappés par la main de Dieu. J'ai passé, au mois de juin dernier, à Tam-Dang et, au milieu des ruines de l'opulente maison d'autrefois, il n'y a plus, dans une misérable cabane, que la dernière femme du *Quan-bo* et un jeune homme de 18 ans, pâle, maladif, condamné à une mort prochaine. Le bourreau qui décapita le P. Béchet s'est pendu à Nam-Dinh quelques mois après. Le chapitre "*De morte persecutorum*" en Annam serait particulièrement instructif.

* * *

Mais c'est de la mort de nos héroïques soldats à Phu-Hoai, le 19 mai, qu'il me faut parler maintenant. Le commandant Badens, revenu d'Ha-Noi, après avoir fait l'inventaire et posé les scellés chez le chef de l'expédition du Tonkin, tombé si tragiquement sous les coups des Pavillons-Noirs, nous a rapporté à Nam-Dinh les tristes détails de cette malheureuse affaire. Elle a eu assez de retentissement pour que je n'aie pas besoin de la conter tout au long.

Je ne peux cependant pas passer sous silence ce que je crois incontesté par tous les Français du Tonkin à cette époque si féconde en événements sensationnels : le commandant Rivière a été trop et pas assez confiant, trop confiant à l'égard des ennemis qui, disait-il, devaient décamper avant son arrivée, et pas assez confiant dans les renseignements absolument exacts que le P. Landais lui a portés le 18 mai.

Le P. Landais, missionnaire d'Ha-Noi, après avoir été longtemps chargé du district de Son-Tay, était certainement, je n'ose pas dire le seul bien renseigné, mais le mieux renseigné sur la situation. Tout le monde savait bien que les Pavillons-Noirs voulaient attirer le commandant Rivière hors des murs d'Ha-Noi puisque le fameux Luu-Vinh-Phuc avait, dès le 10 mai, lancé une proclamation dans laquelle il disait :

“ Moi, chef de guerre, j'ai conduit mes troupes à Phu-Hoai-Duc ; mes drapeaux et mes lances obscurcissent le ciel ; mes fusils et mes sabres sont aussi nombreux que les arbres d'une forêt. Je ne veux pas, dans l'intérêt public, aller me battre à Ha-Noi pour ne pas causer de préjudice aux habitants. . . . Mais venez donc, Français, vous mesurer avec moi . . . ”

Spivait toute une litanie de provocations insultantes qui rappellent celles de Goliath et des héros d'Homère. Luu-Vinh-Phuc jurait qu'il couperait la tête au commandant Rivière et jetterait les cadavres des Français en pâture aux oiseaux de proie.

Voyant que le commandant ne se pressait pas de répondre à sa provocation, le chef des Pavillons-Noirs, contrairement à ses dires, avait bel et bien fait attaquer la Mission dans la nuit du 13 au 14 mai et incendié l'église et le quartier chrétien.

Le P. Landais, aidé par les PP. Rival, Berthaud et deux ou trois jeunes confrères qui arrivaient de France, grâce aussi à la présence de quatre ou cinq matelots de la *Fanfare*, avait fait une héroïque défense et repoussé les assaillants qui laissèrent plusieurs des leurs sur le carreau. L'existence des Pavillons-Noirs n'était pas un mythe et personne ne s'avisait de les confondre avec les Kroumirs. Mais, habitués à vaincre aisément jusque-là, nous méprisons trop l'ennemi, et le commandant Rivière crut peut-être que les proclamations de Luu-Vinh-Phuc n'étaient que de la forfanterie. Le

Père La
part de
les Pavi
les villa
d'Hâ-No
qui deve
fosses c
Phu-Ho
Le cou
blement
devint so
de 10,000
pour ind
nuit du 1
mérité a
la vie éter

Le 19
française c
terie de m
commanda
arme que
trouvait un
taillon Ber
commencem
preuves. Pe
commandan
culé les Chi
avant Phu-f
chasse jusqu
qui, fortes de
lerie, étaient
J'ai bien sou
commandant

Père Landais se rendit chez le commandant pour lui faire part des renseignements qu'il avait reçus et d'après lesquels les Pavillons-Noirs, en masse, cachés et retranchés dans tous les villages depuis le Pont de papier, à la sortie des remparts d'Hâ-Nôi, étaient prêts à une lutte à mort. De bons tireurs qui devaient viser les officiers avaient pris position dans des fosses creusées de chaque côté de la route qui mène à Phu-Hoai.

Le commandant, dont la résolution était prise, traita aimablement le P. Landais de pessimiste. Puis il s'assombrit, devint soucieux et dit au Père qu'il venait de signer un bon de 10,000 ligatures à prendre sur le trésor de Nam-Dinh, pour indemniser les chrétiens victimes de l'incendie de la nuit du 13 au 14. Puisse cet acte de générosité lui avoir mérité au moment suprême la grâce qui ouvre la porte de la vie éternelle !

* * *

Le 19 mai, un samedi, avant le jour, la petite colonne française composée d'environ 500 hommes, soldats d'infanterie de marine et marins, se mit bravement en marche. Le commandant Rivière était en voiture et n'avait pour toute arme que sa canne. A la tête de l'infanterie de marine, se trouvait un officier de la plus haute valeur, le chef de bataillon Berthe de Villers, qui, présent au Tonkin depuis le commencement de l'expédition, avait vaillamment fait ses preuves. Pendant que Rivière s'emparait de Nam-Dinh, le commandant Berthe de Villers avait défendu Hâ-Nôi et bousculé les Chinois à Gia-Cuc (28 mars). Le 16 mai, trois jours avant Phu-Hoai, il avait, avec quatre compagnies, donné la chasse jusqu'au canal des Rapides aux troupes de Bâc-Ninh qui, fortes de plusieurs milliers d'hommes avec de l'artillerie, étaient venues menacer Hâ-Nôi sur la rive gauche. J'ai bien souvent entendu dire à des officiers que, si le commandant Berthe de Villers avait eu seul la direction

des troupes, l'affaire de Phu-Hoài n'aurait pas eu une issue aussi fatale.

Quoi qu'il en soit, voici d'après une lettre écrite par un officier qui assista au combat, lettre communiquée aux journaux par un parent du commandant Rivière, voici comment moururent héroïquement pour la France Rivière et ses vaillants compagnons d'armes.

“ Après l'enlèvement du premier village, nous nous étions avancés sur une chaussée étroite, seul chemin, où nous pensions passer. Les ennemis, arrivant en foule de tous côtés, ne se comportèrent point comme tous ceux à qui nous avions eu affaire auparavant. Ceux-ci étaient braves, bien armés et bien abrités. La retraite s'imposait à nous ; elle fut peut-être un peu tardive. Le commandant ne voulait pas croire qu'il fut obligé de reculer et semblait penser que ce premier pas en arrière serait la fin de sa fortune.

“ Au bout de peu de temps, l'artillerie, dont le personnel avait beaucoup souffert, dont plusieurs chevaux étaient blessés et qui était le point de mire d'un feu d'enfer, fut gravement compromise. Il n'y avait presque plus personne autour des pièces. Le commandant et les officiers présents se mirent à aider de leur personne à pousser aux roues et à diriger les chevaux. C'est là que l'enseigne Cler fut blessé, puis l'aspirant Moulun tué raide d'une balle à la tête. Le commandant et le commissaire Ducorps le prirent sous les bras et le déposèrent dans le fossé. Un instant après, le commissaire, déjà blessé au pied, recevait une balle qui lui fracassait la main. Presque en même temps le commandant tombait en arrière, en portant la main au côté gauche. Le capitaine Jacquin l'aida à se relever, mais il retomba de suite. — Des gens ont raconté que le commandant et Jacquin s'étaient mutuellement fait sauter la cervelle. C'est absolument faux. Le commandant n'avait même pas de revolver sur lui. — Il n'est malheureusement pas difficile de deviner que les Chinois les plus rapprochés,

n'ayan
dement
Je les
mandar

Un p
très griè
dans la
à Hà-N
Sacreme
P. Land
cier, le se
la main
tant bon
même et
combat c

On jug
blessés les
songer de
fense. Heu
glante be
promise p
à pénétrer
Luu-Vinh
çons bouch
Au cons
agitée la qu
Nôi pour re
deshonora
si les Annar
triotique et
jetés à la m
cavalerie N

n'ayant plus d'adversaires valides devant eux, se sont rapidement précipités sur les blessés et leur ont coupé la tête. Je les ai vus le faire un peu plus loin à d'autres. Le commandant m'était caché par une maison . . . ”

* * *

Un peu auparavant, le commandant Berthe de Villers, très grièvement blessé dans le bas ventre, avait été placé dans la voiture du commandant Rivière pour être ramené à Hâ-Nôi. C'est là qu'il expira, après avoir reçu les derniers Sacraments, que lui administra en pleurant son vieil ami le P. Landais. Dans la mêlée tomba également un jeune officier, le sous-lieutenant d'Héral de Brisis, à qui j'avais serré la main quelques jours auparavant, à Nam-Dinh, lui souhaitant bon retour en France. Il devait s'embarquer le soir même et avait demandé comme une faveur d'assister au combat comme à une petite fête.

* * *

On juge de l'émoi à Hâ-Nôi en voyant rentrer avec les blessés les débris de la colonne partie le matin. Il fallut songer de suite à mettre la concession en état de défense. Heureusement les Pavillons-Noirs, tout à leur sanglante besogne de couper les têtes pour toucher la prime promise par le gouvernement de Tu-Duc, ne songèrent pas à pénétrer en ville à la suite des nôtres battant en retraite. Luu-Vinh-Phuc devait être satisfait du travail de ses garçons bouchers, mais il fallait les payer argent comptant.

Au conseil de guerre qui se tint à bord du *Pluvier* fut agitée la question de savoir si on n'abandonnerait pas Hâ-Nôi pour rallier Haï-Phong. Grâce à Dieu, pareille honte ne déshonora pas notre drapeau. Il n'en est pas moins vrai que si les Annamites avaient été capables d'une initiative patriotique et d'une décision rapide, nous risquions fort d'être jetés à la mer. Si Luu-Vinh-Phuc avait eu un maître de cavalerie Numide ou Tartare, celui-ci aurait pu lui repro-

cher d'avoir su vaincre, mais de n'avoir pas su profiter de la victoire, malgré la pompeuse proclamation qu'il lança dans le pays :

“ Nous avons poursuivi les Français jusqu'à Hâ-Nôi. Ils en ont fermé les portes. Leur défaite est une vengeance du ciel. Autrefois, quand la paix régnait, nous n'avons rien fait aux chrétiens. C'est au Français que nous faisons la guerre... Chrétiens, repentez-vous ; donnez-nous des renseignements secrets et vous serez récompensés ”.

Cette pièce officielle prouve suffisamment que les ennemis de la France reconnaissaient que son meilleur appui au Tonkin était dans les chrétiens qu'ils essayaient de séduire par de fallacieuses promesses.

* * *

La mort du commandant Rivière eut du moins un bon résultat : elle suscita en France, dans le Parlement, comme dans la population, un élan de patriotisme ; il fallait à tout prix venger la mort des glorieux soldats tombés à Phu-Hoai. A la Chambre, le ministre de la marine annonça qu'il avait immédiatement ordonné d'envoyer de Cochinchine au Tonkin toutes les troupes disponibles sous la conduite du général Bouët. Nous espérons bien, nous étions sûrs, que la France ne nous abandonnerait pas ; mais les secours, les renforts arriveraient-ils à temps ?...

XVII

Situation de plus en plus critique. — Un missionnaire héroïque. — Nam-Dinh investi. — Le commandant Badens. — Guerre de partisans ; concours des chrétiens. — Arrivée du général Bouët. — La revanche de Phu-Hoai.

Dès le 23 mai, le commandant Badens, quoi qu'il fût le seul officier supérieur restant au Tonkin, était de retour à

Nam-Dinh
manquait
était en

Le 23
arrivait
dans Ba
tait au
des bar
rables q
effet m
comprit
veillanc
Tonkin
fut le lie
que bra
de Ke-Sc
lien de la
ordre do
succès.

Mgr P
prélat mo
tiques que
soldats l'
même tem
avait la
proie des
étaient ob
partie dan
Pagode ro
munication
Confrères
pour faire
de ravitaille
de la Citade

Nam-Dinh pour faire face aux événements qui ne pouvaient manquer de se produire d'un moment à l'autre. Le pays était en pleine révolution.

* * *

Le 28 mai, Mgr Puginier, accompagné du P. Gendreau, arrivait inopinément à Nam-Dinh pour prier le commandant Badens de placer un poste militaire à Ke-So : il importait au plus haut point de mettre la Communauté à l'abri des bandes ennemis, car, sans parler des pertes considérables que sa destruction aurait causées, elle eût été d'un effet moral absolument déplorable. Le commandant le comprit de suite, et acquiesça avec la plus grande bienveillance à la demande de Monseigneur. La mission du Tonkin occidental lui en sera toujours reconnaissante.—Ce fut le lieutenant Onfroy de la Rozière, officier aussi aimable que brave, qui commanda tout d'abord le détachement de Ke-So et mit la Communauté en état de défense. Le chef-lieu de la mission devint une place de guerre de premier ordre dont les brigands essayèrent d'approcher mais sans succès.

Mgr Puginier ne fit que passer à Nam-Dinh : le 29, le prélat monta à Ha-Noï, voulant, dans les circonstances critiques que traversait le Tonkin, donner à nos vaillants soldats l'appui de son autorité et de son expérience, en même temps que pourvoir au salut des chrétientés dont il avait la charge. La capitale du Tonkin était devenue la proie des Pavillons-Noirs, car nos effectifs trop faibles étaient obligés de rester casernés, partie à la Concession, partie dans la citadelle ou plutôt dans le réduit de la Pagode royale. Pendant quelque temps même leurs communications furent complètement coupées, et un de nos Confrères réfugié à la Concession, le P. Rival, dut s'offrir pour faire passer par des chemins détournés le petit convoi de ravitaillement envoyée à la compagnie bloquée et affamée de la Citadelle.

Cet héroïque missionnaire, qui, pendant un an, avait trouvé moyen de louvoyer au milieu du pays de Xu-Doai (Son-Tay, Hung-Hoa) pour visiter les malheureuses chrétiennes de cette région occupée par les Pavillons-Noirs, était parvenu au prix de mille dangers à rallier Ha-Noï, en contournant le mont Ba-Vi, au sud-ouest. Nos compatriotes qui le virent arriver dans un état épouvantable : les pieds en sang, tête nue, barbe hirsute, cheveux au vent, vêtements en lambeaux, le prirent pour un énergumène et se rangèrent sur son passage. Cependant, comme il n'était pas armé, on le laissa approcher sans croiser la baïonnette. Il fut naturellement accablé de questions, donna des renseignements et fit tout son possible pour être utile. Ce qui n'empêcha pas, trois ou quatre mois après, de lui imputer l'insuccès d'une batterie d'artillerie parce qu'il n'avait pas pu dire de mémoire si, de tel point à tel autre, il fallait mettre la hausse à 1,000 ou à 1,200 mètres.

Mais le canon, annamite celui-là, me rappelle à Nam-Dinh.

* *

Les mandarins n'avaient pas tardé à investir la place avec des troupes nombreuses. Parmi elles se rencontraient des individus pas mal audacieux, puisqu'une nuit ils vinrent dévaliser le magasin de la Marine annamite, où ils enlevèrent quantité de riz et même un vieux canon, sous les murs de la citadelle. Par bonheur, l'artillerie des mandarins fit plus de bruit que de dégâts. Mais, ce qui était beaucoup plus grave, des bandes armées pénétraient en ville pendant la nuit et y faisaient tout ce qu'elles voulaient. La garnison restait casernée dans la citadelle qu'elle avait déjà assez de peine à garder : nos pauvres soldats souffraient horriblement de la chaleur qui était atroce pendant le jour. Beaucoup étaient à l'ambulance ; un très grand nombre, affligés d'affreuses plaies aux jambes, ne pouvaient faire aucun service valide. Les accès pernicieux et la dysenterie causaient beaucoup de décès.

En f
Badens
parfait
sourian
c'est ce
habile,
rins av
de la ci
Un jo
meure d
sais le t
cevions
sur des
grande I
le comm
Est par l
rellemen
parti du
un boules
" — E
tous deux
rence de
seriez un
" — Pa
première
tions-là ;
grand reg
" — All
jours les s
" — Het
mes devoi
Et sans
voyant pas
moi en croi
qui allaien

En face de ces difficultés de toutes sortes, le commandant Badens, montrait un très grand calme et un scepticisme parfait. Blanc ou noir, peu importe, il disait son mot en souriant et prenait le temps comme il venait. Du moins, c'est ce qui paraissait au dehors. Mais au fond, en homme habile, il préparait son coup de maître, laissant les mandarins avancer leurs lignes jusqu'à quelques centaines de pas de la citadelle.

Un jour, après avoir conduit un soldat à sa dernière demeure dans le petit cimetière du bastion nord-ouest, je faisais le tour des remparts avec quelques officiers ; nous apercevions distinctement les satellites des mandarins perchés sur des *miradors* du côté du camp des Lettrés et de la grande Pagode Van Miêu. Une autre fois, à la nuit tombante, le commandant lui-même me reconduisait jusqu'à la porte Est par laquelle je retournais en ville ; nous causions naturellement de événements du jour, quand un coup de canon parti du camp des Lettrés nous fit passer par dessus la tête un boulet qui enfilait la grande allée que nous suivions :

— Eh bien, Père, dit le commandant, nous voilà logés tous deux à la même enseigne, et voyez cependant la différence de situation : le même boulet nous aurait tués, vous seriez un martyr et moi un mécréant !

— Pas du tout, mon commandant, je n'accepte pas la première partie, je ne serais pas martyr dans ces conditions-là ; mais si vous tenez à la seconde, quoique à mon grand regret, *salva reverentia*, je vous l'accorde.

— Allons, bonsoir, Père, le bon Dieu reconnaîtra toujours les siens.

— Heureusement, mon commandant... Je vous présente mes devoirs ”.

Et sans amertume, mais la tristesse dans l'âme, ne voyant pas trop comment tout cela finirait, je rentrais chez moi en croisant les baladins et les chanteuses annamites qui allaient donner une soirée à la citadelle. C'est pour

cette raison que, malgré l'invitation du commandant, je préférerais rentrer à la Cure : j'y étais plus tranquille que dans la Pagode royale, et entre un coup de canon annamite et un feu de salve français, je trouvais encore moyen de dormir suffisamment

* * *

Le curé de Nam-Dinh, le P. Majesté, qui avait fait preuve de tant de caractère au moment de la prise de la ville, était tout bouleversé : souffrant d'une maladie de cœur, il ne pouvait entendre un coup de fusil sans être pris de tremblement nerveux. Chaque soir, déguisé en paysan, il s'en allait, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, accompagné d'un servent, coucher dans une jonque amarrée à côté de la canonnière en station à Nam-Dinh. Presque toute la population avait fui. Moi, je m'étais bien demandé en tremblant si j'aurais peur ; mais, grâce à Dieu, je me comportai assez bien, et j'eus au moins l'air d'être brave. J'avais avec moi quatre catéchistes armés de mauvais fusils tout rouillés et quelques solides *bâtonniers* qui montaient la garde autour de la Cure.

Malgré cette force imposante, par une belle nuit étoilée du commencement de juillet, je crus que la fin de Nam-Dinh était arrivée. L'incendie se déclarait simultanément aux quatre coins de l'église et j'entendais les cris de fureur des brigands de l'autre côté du mur d'enceinte. Les paillettes en feu lançaient dans les airs des jets de flammes superbes qui reflétaient sur la tour blanche du clocher des ondes de lumière éclatante, tandis que les vieux murs de la citadelle estompaient leurs contours anguleux et sombres sous le ciel rouge. Les toitures des maisons en briques s'éroulaient avec fracas et, à intervalles réguliers, grondaient les canons annamites dont quelques boulets passèrent en sifflant par-dessus la cure. Dieu nous protégea d'une façon

partic
Missio
Le
grâce.
de con
jour j'a
taient
la fuite
paix.

Ces l
teurs, a
leur es
l'épreuv
Je tien
bandes d
appelait
ci, je le
chrétien
bandes ét
envoyer
avait app
dirent de
ruses de
delle pen
payant de
En att
citadelle e
ner l'assau
des rempa
qu'un pau
de la citad
rine, ayant
l'heure de l
rôdeur en q

particulière : au milieu du quartier en ruine, l'église et la Mission restèrent intactes.

Le lendemain, j'offris le Saint-Sacrifice en actions de grâce. Pendant ces temps de troubles, il n'était pas possible de conserver le Saint-Sacrement à la chapelle ; mais chaque jour j'ai eu la consolation de dire la messe à laquelle assistaient tous les chrétiens de la ville qui n'avaient pas pris la fuite. *In illo tempore*, on priait mieux qu'en temps de paix.

* * *

Ces braves gens de Nam-Dinh, commerçants et incrusteurs, avaient bien à souffrir de ce triste état de choses ; mais leur esprit de foi leur fit supporter courageusement l'épreuve.

Je tiens à dire ici qu'il ne faut pas les confondre avec les bandes de partisans qu'avec plus ou moins de bonne foi, on appelait couramment " les Catholica de Nam-Dinh ". Ceux-ci, je le reconnais, n'étaient pas la fine fleur des vertus chrétiennes ; mais, outre que la plus grande partie de ces bandes était composée de bouddhistes, ce n'était pas pour les envoyer au sermon que le commandant de Nam-Dinh les avait appelés à son aide. Il avait besoin d'eux ; ils lui rendirent de réels services : bien souvent, ils déjouèrent les ruses de l'ennemi et l'empêchèrent de surprendre la citadelle pendant la nuit, faisant la patrouille dans la ville, et payant de leur personne toutes les fois qu'il le fallait.

En attendant, les mandarins canonnaient toujours la citadelle et, deux ou trois fois, on les soupçonna d'oser donner l'assaut, et il y eut des feux de salve sur toutes les faces des remparts. Mais tous ces coups de fusils ne tuèrent qu'un pauvre diable qui pêchait à la ligne dans les fossés de la citadelle. En revanche, un soldat d'infanterie de marine, ayant fait quelque pas en-dehors des glacis pendant l'heure de la sieste, fut impitoyablement décapité par un rôdeur en quête de prime.

Cependant le général Bouët était arrivé au Tonkin dès le 7 juin, amenant des troupes de Cochinchine. Il avait aussitôt adressé aux habitants du Tonkin une proclamation dans laquelle il disait que la France ne faisait la guerre qu'aux Pavillons-Noirs et aux brigands.

“ On va les poursuivre à outrance, ceux qui seront pris seront pendus et leurs corps abandonnés aux corbeaux. Le drapeau de la France est le symbole de la justice, de l'humanité, de la liberté. Venez sous son ombre chercher la protection et la paix qui vous manquent depuis si longtemps. Un grand peuple vous tend sa main loyale ; répondez à son appel, et des destinées nouvelles et heureuses s'ouvriront désormais pour vous ! ”

Ces magnifiques paroles qu'un Français comprend comme elles sont dites, sonnaient creux pour les Annamites. Tant que Rivière n'aurait pas été solennellement vengé, il était inutile de tâter le pouls de la population indigène. Quant aux irréductibles Pavillons-Noirs, Mandarins et Lettrés, c'étaient des coups de canon qu'il leur fallait pour leur apprendre à vivre. Le général Bouët le savait bien. Malheureusement, il ne disposait pas encore d'effectifs suffisants pour reprendre l'offensive. Il renforça la garnison de Nam-Dinh d'une compagnie de tirailleurs saïgonais.

Cela suffit au commandant Badens pour exécuter son plan.

* * *

Le 19 juillet, dans le plus grand silence, vers les deux heures du matin, il fit entasser le plus d'hommes possible sur une petite chaloupe à vapeur, le *Song-Khoi*, qui remorquait une jonque également bondée de soldats. Tout doucement, presque sans bruit de machine, le *Sang-Khoi* descendit le canal comme s'il s'en allait à Ke-So ou à Phat-Diem, et quand il fut arrivé au point indiqué, les troupes débarquèrent pour prendre à revers les lignes annamites.

A qu
avec
che p
aussit
les ti
précip
temps,
qui-pe
gode d
laissa
côté, il
leurs s
plus ép
Tel f
mois jo
aussi “
cès de
grand h
dre son
citadelle
l'ordina
faite par

A quatre heures du matin, un faible contingent européen, avec les partisans, sortit de la citadelle et se mit en marche pour attaquer de front les batteries ennemies qui firent aussitôt feu de toutes pièces. A ce signal, les marsouins et les tirailleurs, qui se contenaient depuis si longtemps, se précipitèrent sur les derrières des mandarins et, en rien de temps, tous les obstacles furent renversés. Ce fut un sauvé-qui-peut général : il n'y eut quelque résistance qu'à la Pagode des mandarins qui dut être enlevée d'assaut. L'ennemi laissa plusieurs centaines de morts sur le terrain. De notre côté, il y eut seulement un soldat français et deux tirailleurs saïgonnais tués, quelques blessés. Les partisans furent plus éprouvés.

Tel fut le combat de *Cau-Gia*, le 19 juillet 1887, deux mois jour pour jour après celui de Phu-Hoai, qui s'appelle aussi " l'affaire de *Cau-Gia* ". C'était notre premier succès depuis la triste tragédie du 19 mai. — Il fait le plus grand honneur au commandant Badens qui avait su prendre son temps. Les vainqueurs rentrèrent joyeusement à la citadelle ; le déjeuner fut plus gai et mieux arrosé qu'à l'ordinaire, grâce à une généreuse distribution de sapèques faite par le commandant. L'espoir commençait à renaître.

(A suivre).

Les Missions Catholiques françaises

—
AU XIX^e SIÈCLE

LE deuxième volume sur les *Missions catholiques* françaises au XIX^e siècle vient de paraître. Cet ouvrage, édité par la maison Armand Colin, 5, rue de Mézières, à Paris, et publié sous la direction du R. P. J.-B. Piolet, S. J., avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions, et illustrations d'après les documents originaux.

* * *

Ce volume, consacré à l'Abyssinie, à l'Inde et l'Indo-Chine, commence par les missions d'Éthiopie.

De tout temps l'Abyssinie a éveillé l'attention du monde chrétien.

* * *

Entourée par les musulmans qui la séparaient du monde civilisé, elle était connue au moyen âge ; mais comment entretenir des relations avec un empire d'accès si difficile ? D'abord catholique, asile des fidèles proscrits par l'Islam ou par l'intolérance des schismatiques byzantins, l'Éthiopie finit par sombrer dans l'erreur ; l'Église romaine ne tarda pas alors à lui envoyer des apôtres.

* * *

M. Coulbeaux, supérieur de la Mission française d'Abyssinie, raconte l'émouvante histoire des efforts faits par les missionnaires catholiques du XIII^e au XVIII^e siècle d'abord, au XIX^e ensuite.

Le missionnaire fait observer que le mot d'ordre traditionnel des coptes de ce pays était jadis et demeure celui-ci :

“ Plutôt
Au XVII^e
missionnaire
une contr
La Fr
les portes
C. de la Pr
et la créa
lecteur en
“ homme c
humaine.”
nous donne
sions. La M
de l'Abyssi
bis. Mgr Be
sieurs comp
Les Laza
cret du go
rentrée dans
grégation y
20 frères.

Le volume
de du R. P. M
les Galla. Or
me chapitre
et ses habitan
que celle des
saja, des trav
régions. Mgr
et pendant le
véritable puis
Carcassonne, l
Le 3^e chapitr

“ Plutôt un rapprochement avec l'islamisme qu'avec Rome ! ”
Au XVIIIe siècle, l'Ethiopie, sillonnée auparavant par des missionnaires qui l'arrosèrent souvent de leur sang, devint une contrée impénétrable.

La France rouvrit à l'Eglise catholique, au XIXe siècle, les portes de l'Abyssinie. Antoine d'Abbadie instruisit la S. C. de la Propagande de l'œuvre qu'il y avait à faire en Ethiopie et la création d'une Mission fut décidée. Sous les yeux du lecteur ému passe l'histoire de Mgr Justin de Jacobis, “ homme extraordinaire dont la vertu déconcerte la nature humaine. ” Nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage, dont nous donnons une analyse bien imparfaite, les amis des Missions. La Maison mère des Lazaristes de Paris fut chargé de l'Abyssinie après la mort du successeur de Mgr de Jacobis. Mgr Bel fut sacré le 22 octobre 1865 et partit avec plusieurs compagnons.

Les Lazaristes, comme on le sait, furent expulsés par décret du gouvernement italien le 22 janvier 1896. Ils sont rentrés dans l'Ethiopie en 1898 ; de 1839 à 1899 leur congrégation y a envoyé 5 vicaires apostoliques, 36 prêtres et 20 frères.

* * *

Le volume donne ensuite une longue et intéressante étude du R. P. Martial, capucin, sur la Mission des Capucins chez les Galla. On trouve, dans la première partie de ce deuxième chapitre les plus intéressants détails concernant le pays et ses habitants. Aucune lecture n'est plus attachante aussi que celle des débuts de la Mission des Galla avec Mgr Massaja, des travaux et des souffrances du grand apôtre de ces régions. Mgr Taurin fut nommé vicaire apostolique en 1880, et pendant les dix-neuf ans qu'il vécut à Harar, il fut une véritable puissance. Il est mort au couvent des Capucins de Carcassonne, le 1er septembre 1899.

Le 3e chapitre du livre est consacré à Aden et au Seychel-

les, missions confiées également aux Capucins français, puis nous passons avec les chapitres suivants à l'Inde. Dans ces immenses régions, nombreux sont les missionnaires français qui, sous les ardeurs d'un soleil de feu, travaillent à étendre le royaume de Dieu. Ils appartiennent à diverses familles religieuses, Ordre des Capucins, Compagnie de Jésus, Congrégation des Oblats de Marie, Prêtre de la Société des Missions Etrangères de Paris, Pères de la Congrégation de Sainte-Croix. Le R. P. Mallat et M. Aug. Touzé ont traité de l'Inde et des Indiens d'une façon générale ainsi que de l'ancienne Mission ; les Pères Augier, Batayron, Royer et M. Touzé, de l'île de Ceylan. Avec le R. P. Suau, nous passons au Maduré, ce vicariat si important des Indes Orientales, dont l'histoire forme " un des plus beaux chapitres des Annales de la Compagnie de Jésus ".

M. Launay, bien connu par son Histoire générale des Missions Etrangères et plusieurs autres travaux remarquables sur les Missions de l'Extrême-Orient, a traité dans divers chapitres de Pondichéry, Maïssour, Coïmbatour et Kumbakonam, de la Birmanie, du Siam et du Laos, de la presqu'île de Malaca, de l'Indo-Chine française. Le savant auteur raconte les travaux de Mgr Bonnard dont les écrits " forment une grande partie des archives de la Mission de Pondichéry ", de NN. SS. Charbonnaux, Laouenan, Bigandet, Vey, Gasnier, Lefebvre, Retord, Puginier, de tant d'autres prélats et missionnaires, dont nous ne pouvons dire les labeurs féconds dans un article bibliographique. " Dès le XVIIe et le XVIIIe siècle, les Capucins eurent des établissements florissants dans le nord de l'Hindoustan, à Surate à Madras, à Pondichéry et jusque dans l'intérieur du mystérieux Thibet. Ces missions durent leur origine au fameux P. Joseph du Tremblay, le bras droit du cardinal de Richelieu. Aujourd'hui, cinq grandes missions sont encore confiées aux Capucins dans l'immense empire des Indes. "

Les Pères Capucins français arrivèrent au Rajpoutana,

préfec
une d
écrit le
d'église
résiden
trois g
victime
tribus s
Un é
Mermie
Saint-F
quatre
à Pondic
et de N
ble com
d'Annecy
cinquant
Congrèg
la pénibl
çais est
plein d'ab

Nous n
le deuxièm
au XIXe
cet ouvrag
amateurs d
il a sa plac
laissent pas

préfecture apostolique détachée du Vicariat d'Agra, il y a une dizaine d'années. Après dix ans d'efforts persévérants, écrit le P. Jean qui a rédigé le chapitre XI, une dizaine d'églises et de chapelles ont été construites, six nouvelles résidences fondées, des écoles établies dans chaque station, trois grands orphelinats ouverts pour recueillir les enfants victimes de la famine, deux missions créées au milieu des tribus sauvages.

Un évêque d'Annecy, Mgr Rey, aida, en 1830, le R. P. Mermier à fonder la Congrégation des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy. Le 8 septembre 1845, quatre membres de cette jeune congrégation débarquaient à Pondichéry, chargés d'évangéliser les pays de Vizagapatam et de Nagpour. Le P. Messelod nous fait assister au pénible commencement des établissements de ses confrères d'Annecy, mais aussi aux résultats obtenus dans l'espace de cinquante-quatre ans. Le P. Jamet enfin, procureur de la Congrégation de Sainte-Croix, a donné quelques pages sur la pénible mission du Bengale Oriental, où "le prêtre français est estimé, comme partout, pour un missionnaire zélé, plein d'abnégation, de cœur, et d'une loyauté irréprochable".

* * *

Nous ne dirons presque rien des illustrations qui ornent le deuxième volume des *Missions Catholiques françaises au XIX^e siècle*. Comme gravures et comme typographie, cet ouvrage mérite de figurer dans la bibliothèque des amateurs de beaux livres, du goût le plus raffiné, comme il a sa place toute marquée dans celle des chrétiens que ne laissent pas indifférents les progrès de la Foi.

VERS LA MISSION DOMINICAINE DU BRÉSIL

RÉCIT DE VOYAGE

PAR UN RELIGIEUX DOMINICAIN

Conceição de Araguaya, 5 février 1901.

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

ME me suis embarqué à Bordeaux, le 21 septembre dernier, sur l'*Atlantique* ; il était bondé de passagers, notamment de Brésiliens et d'Argentins, qui revenaient de visiter l'Exposition. J'étais avec un Père Jésuite, et nous pûmes dire la sainte messe tous les jours dans notre cabine. Le dimanche qui suivit notre départ de Lisbonne, où nous avons fait escale, le capitaine nous autorisa à la célébrer dans le grand salon de musique. Tout se passa très bien ; il y eut des chants et de la musique, l'assistance était nombreuse.

Nous espérions que, pour la fête du Rosaire, ce serait bien mieux encore, quand un contretemps survint et assombrit un peu notre joie. Le vendredi 5 octobre, on afficha dans la salle à manger une pancarte annonçant que dans la nuit du samedi au dimanche, il y aurait un grand bal. Sans doute on ne nous retirait pas la permission de dire la messe en public, comme le dimanche précédent ; mais nous nous disions que la fête religieuse serait certainement éclipsée par la fête profane. Tout ce monde, après avoir dansé toute la nuit, serait fatigué, et se croirait dispensé de venir à la messe. Et puis la pensée d'avoir à offrir le saint sacrifice dans un lieu où, quelques heures auparavant, on se serait livré à un divertissement de ce genre, nous serrait le cœur. Mais que faire ? Nous n'avions

qu'à nous résigner et à remettre l'affaire entre les mains de Notre-Dame du Rosaire.

Donc, le samedi dans l'après-midi, tout le monde est très affairé. Les matelots nettoient le pont, et tendent des drapoux de toutes les couleurs. Les dames ouvrent leurs malles, pour en tirer leurs plus belles toilettes. Les jeunes gens et les jeunes filles préparent la musique en s'exerçant sur le piano ou sur le violon. Tout le monde est dans la joie. Pour moi, je m'étais retiré dans un coin et je disais mon Rosaire, quand je vois venir à moi un vieux matelot qui me dit d'un air un peu goguenard :

— Eh bien ! vous êtes prêt à valser ?

— Allons, vous vous moquez de moi, vous savez bien que je ne suis pas de la fête.

— Si, si, me dit-il, tout le monde danse ce soir, même ceux qui n'en ont par envie.

— Comment cela, et que voulez-vous dire ? ”

Alors, étendant la main dans une certaine direction, il me montra un nuage qui, pour des yeux inexpérimentés comme les miens, n'avait rien d'extraordinaire, mais qui, pour des yeux exercés comme les siens, devait annoncer quelque chose de nouveaux :

— Voilà, me dit mon matelot, qui va vous faire danser sans violon. Les amateurs vont être bien servis. Vous allez voir cela dans une heure. ”

En effet, bientôt après un orage épouvantable se déchaine. Notre bâtiment est secoué dans tous les sens. La lame le frappe de l'avant, et alors il se dresse comme un cheval qui se cabre ; puis la vague, le poussant par dessous, le soulève par l'arrière ; les deux hélices sortent de l'eau et, ne rencontrant plus l'élément qui lui sert de point de résistance, battent avec une vitesse effrayante, puis, retombant tout à coup dans l'eau, elles impriment au bateau une secousse dont le contre-coup se fait sentir de la manière la plus douloureuse à l'estomac des pauvres passagers.

Tout le monde déserte le pont, et les trois quarts des passagers sont en proie à un mal de mer des mieux conditionnés. Ceux qui sont valides ont toutes les peines du monde à se tenir debout, et ils ne peuvent faire quelques pas qu'en s'accrochant à tout ce qu'ils rencontrent. Jugez si, dans ces conditions, il pouvait être question de bal.

Pour moi, aucun regret à avoir. Toutefois je me demandais si, après avoir empêché le bal de la nuit, le providentiel orage ne mettrait pas obstacle à la messe du lendemain. Je fus me coucher, en en faisant le sacrifice. Après avoir dormi d'un sommeil de bienheureux, je me réveille au milieu de la nuit et je regarde ma montre. Il est un peu plus de minuit, l'heure où mes Frères de France vont se lever pour chanter les Matines de la fête du Rosaire. Je me lève moi aussi et, à tout risque, je vais sur le pont, faire un peu de prière. Le temps est magnifique, la mer est redevenue calme ; les étoiles brillent au firmament ; le bateau a repris son équilibre et sa marche régulière. Le diable avait cru nous jouer un beau tour en inspirant l'idée de ce bal pour la nuit même du Rosaire : c'est lui qui est roulé, une fois de plus, par Celle qui a été destinée à lui écraser la tête.

C'est sous ces auspices que dans la journée, nous saluons la terre du Brésil. Le vendredi 12, j'arrive à Uberaba, dans un grand état d'épuisement ; mais la joie de revoir nos Pères et nos Frères me rend la vie. Toutes les fatigues sont oubliées.

J'aurais beaucoup à vous dire de mon séjour à Uberaba, des belles choses que j'y ai vues, de la monumentale église que nos Pères y construisent et qui, d'après l'opinion publique, doit être l'honneur, non seulement de la ville, mais encore du Brésil tout entier. Toutefois il faut aller au plus pressé, quitte à revenir ensuite sur ce que j'ai omis.

Mon voyage d'Uberaba à Goyaz a duré juste quinze jours, dont un en chemin de fer et quatorze à cheval. J'ai

eu pour
caire pr
Frère co
comme
originair
est un b
intelligen
sept, un
Vous c
reste à v
je ne suis
vue je do
sous leur
La poés
magnifiqu
connu, l'e
l'on cour'
Le côté
mulet, au
chon sur se
d'avoir à s
d'un soleil
contre pas
de temps e
l'après-midi
ge qui dégo
la nuit et le
existent dan
tableau plus
grâce d'état,
Oh ! quand
cela vaut. Et
de la Provid
en citer un e
Le samedi,

eu pour compagnons de route le T. R. P. Lacomme, vicaire provincial, et le Frère Antoine Casemayou, bon vieux Frère convers qui est au Brésil depuis quinze ans. En outre, comme domestique nous avons Arturo, jeune homme originaire du Porto, fils d'un blanc et d'une indienne. Arturo est un bon garçon, une nature sympathique, plein de cœur, intelligent, débrouillard. Nos montures sont au nombre de sept, un cheval et six mulets.

Vous connaissez la composition de notre caravane. Il reste à vous dire comment on voyage en ce pays-ci. Mais je ne suis pas peu embarrassé pour savoir à quel point de vue je dois me placer, et si je dois vous montrer les choses sous leur côté poétique ou sous leur côté prosaïque.

La poésie, ce sont les grandes forêts qu'on traverse, les magnifiques horizons qui se déroulent sous les yeux, l'inconnu, l'extraordinaire qu'on rencontre, les aventures que l'on court, etc. . . .

Le côté prosaïque, c'est d'avoir à monter sur un vieux mulet, aux allures vulgaires, de rester bêtement à califourchon sur son dos de huit à dix heures par jour ; c'est d'avoir à supporter pendant le même temps les ardeurs d'un soleil inclément, de tirer la langue quand on ne rencontre pas d'eau pour se désaltérer, et de serrer sa ceinture de temps en temps d'un cran, quand il faut attendre l'après-midi pour déjeuner ; c'est de suer comme une éponge qui dégoutte tout le long du chemin ; c'est d'être dévoré la nuit et le jour par toutes les variétés de vermine qui existent dans l'univers. . . , etc. Mais n'assombrissons pas le tableau plus que de raison. A côté de tout cela, il y a la grâce d'état, le sentiment qu'on travaille pour le bon Dieu. Oh ! quand on sue pour le bon Dieu, plus on sue, mieux cela vaut. Et puis il y a de temps en temps des attentions de la Providence, qui nous encouragent. Laissez-moi vous en citer un exemple.

Le samedi, 10 novembre, nous avons à faire une marche

particulièrement longue et fatigante. Nous devions voyager toute la soirée, dans une sorte de désert, sans eau et sans habitants. C'était l'anniversaire de nos Frères et Soeurs défunts, et j'avais à dire l'office des morts à cheval. J'avais bien soif et je me disais : " Ces bonnes âmes du Purgatoire devraient bien me faire trouver un peu d'eau, ou un fruit, pour calmer légèrement ma soif ; il me semble que je dirais mieux mon office, et qu'ainsi je leur viendrais plus efficacement en aide. " Pauvre raisonnement en vérité, car on peut soulager les âmes du Purgatoire non seulement par la prière, mais encore par la souffrance patiemment supportée.

Aussi, je fus pris d'un remords de conscience et je me dis : " Si je dois être plus utile à ces pauvres âmes en continuant d'être dévoré de soif comme elles, eh bien ! je l'accepte ". Je fus pris au mot et, jusqu'à la fin de l'office, je souffris de la soif extraordinairement. Mais les saintes âmes pour lesquelles je priaïis ne tardèrent pas à me montrer leur reconnaissance. Comme j'achevais les oraisons de la fin, je vois Arturo se détacher de la troupe et se diriger vers un grand palmier. Puis je l'entends qui m'appelle, tout joyeux. Je le rejoins, et qu'est-ce que je vois ? Une gentille petite source cachée entre les racines de l'arbre. L'eau en était parfaitement fraîche, limpide, délicieuse. Nous en bûmes à satiété, avec un plaisir que vous devinez.

Mais ce n'est pas tout. Il y avait à peine quelques minutes que nous étions remontés sur nos mulets, quand Arturo s'arrête au pied d'un mangabeira, et me montre à terre trois beaux fruits. Le mangabeira est un des arbres d'où l'on extrait le caoutchouc, et il donne un fruit gros comme une pomme, rempli d'une crème excellente. Il va sans dire que nous fîmes honneur à ce nouveau cadeau de la Providence et chacun de nous dégusta sa mangaba. En achevant la mienne, je me disais qu'une seconde serait la bienvenue, car il était cinq heures du soir et nous n'avions rien mangé depuis huit heures du matin. Aussitôt je vois Arturo sauter à

bas de son cheval, et s'enfoncer dans la forêt, à un endroit où il avait aperçu des mangabeiras, et au bout de cinq minutes, il nous revient avec son chapeau plein de mangabas.

N'est-ce pas qu'il y a une bonne Providence pour le Missionnaire ? N'est-ce pas que les bonnes âmes du Purgatoire sont compatissantes pour les pauvres voyageurs qui ont soif ?

Maintenant vous pouvez-vous faire une idée de notre manière de voyager. Lever entre quatre et cinq heures. Messe entre cinq et six. Départ entre sept et huit. Marche jusqu'à vers cinq ou six heures du soir. Les Matines de l'Office, le soir, après être arrivé au *Pouro*, c'est-à-dire à la maison où l'on nous donne l'hospitalité, et pendant qu'on prépare le souper. Les autres parties du Bréviaire, pendant la marche, aux heures dont on s'accommode le mieux. La méditation du matin durant celle des deux messes qu'on ne dit pas. Le premier repas, le matin avant de partir ; le second, après être arrivé, le soir. Vers le milieu du jour une petite halte, avec le café, si c'est possible. Entre temps des Rosaires à discrétion, autant que la fatigue le permet. Tel a été, à peu près, notre règlement de vie pendant les quinze jours qu'a duré notre voyage jusqu'à Goyaz.

Le voyage qu'il a fallu faire ensuite, pour atteindre Léopoldina, n'a pas été des plus faciles. Nous avons des pluies d'une violence extraordinaire. Nos animaux de charge sont exténués, ils tombent le long du chemin et sont incapables de se relever. Pour les remettre sur pied il faut que nos deux guides, Arturo et João, les soulèvent chacun de son côté. Braves jeunes gens ! Sans eux je ne serais jamais arrivé à Léopoldina ! Nous avons à passer une quarantaine de rivières ou de torrents. Trois seulement ont des ponts ; le reste, il faut le passer à gué, à la nage, comme on peut. Quand nous arrivons sur le bord d'une rivière un peu suspecte, la caravane s'arrête et Arturo se précipite dans l'eau pour sonder le passage. Parfois, l'ani-

mal qui le porte perd pied au milieu du courant ; on voit une tête de mulet d'un côté, une tête d'homme d'un autre, des pattes, des bras, des jambes qui s'agitent au-dessus de l'eau ; le courant roule, emporte tout cela pêle-mêle ; il semble que tout soit perdu ! Pas du tout : au bout de quelques instants, l'homme et l'animal abordent à quatre ou cinq cents mètres plus bas, se secouent chacun de son côté et viennent nous rejoindre, tout prêts à recommencer l'aventure. Mais, en pareil cas, la prudence commande d'attendre. Si, avec les pluies diluviennes que nous avons, les rivières grossissent en un clin d'œil, elles baissent également très vite. De cinq en cinq minutes, Arturo se rend compte de la hauteur des eaux, et aussitôt qu'il est sûr de pouvoir traverser sans en avoir au-dessus du nez, le passage commence. Arturo vint s'accroupir devant moi et il m'invite à m'asseoir à califourchon sur ses épaules. Je m'exécute et j'en suis quitte pour prendre un bain de siège, sur les épaules du brave garçon qui, lui, a de l'eau jusqu'aux narines. Ensuite il faut passer les caisses, les selles, les harnais, tout de la même manière, ou plutôt en portant tout cela non plus sur ses épaules, mais sur la tête. Lui et son compagnon auront à faire la navette d'un bout à l'autre une vingtaine de fois peut-être. Voilà, n'est-ce pas, une manière pittoresque, intéressante de passer les rivières ?

L'eau, qui a été jusqu'ici un obstacle, va devenir un moyen, de locomotion. Voici en quelques mots la description de notre embarcation ou, pour employer le mot propre, de notre *Igarité*. Pour la construire, on est allé dans la forêt et on a choisi un gros arbre, qu'on a abattu et dont on a scié le tronc sur une longueur de huit mètres cinquante ; puis on l'a creusé à coups de hache, en forme d'auge, en l'amincissant quelque peu par les deux bouts. Si nous n'avions eu à transporter que nos personnes, le travail aurait été entièrement terminé avec cette simple et unique opération. On aurait mis un bout de planche en travers pour nous per-

mettre de
même, to
ble ; no
c'est l'em
d'arbre cl
feu, comm

Mais je
appris, da
la charité
un invent
tout ce qui
plaisir à l
glise, du li
nos Indien
Prouille, de
ne, un asso
ront pas en
porter avec
charge, ajou
ferait chavi
te à sa plus
de la décrire

Pour lui
permettre ai
surajouté de
de la perfec
charpentier
à sa dispositi
lui manque.
planches sont
endroits elles

En arrivan
n'écoutant qu
mesure qu'elle
m'a pris au m

mettre de nous asseoir et notre canot aurait eu, par le fait même, tous les perfectionnements dont il eût été susceptible ; nous aurions eu alors ce qu'on appelle une *uba* ; c'est l'embarcation sauvage dans toute sa simplicité, le tronc d'arbre classique, creusé avec le fer au lieu de l'être avec le feu, comme cela se pratique chez les Indiens.

Mais je porte avec moi beaucoup de bagages. Quand on a appris, dans nos couvents de Sœurs, que je venais au Brésil, la charité s'est émue ; je serais porté à croire qu'on a fait un inventaire à fond, de la cave au grenier, pour ramasser tout ce qui pouvait être utile aux Missionnaires, ou faire plaisir à leurs grands enfants. Il y a là des ornements d'église, du linge d'autel, des habits aux couleurs variées pour nos Indiens, des bannières, un dais, etc., etc. Nos Sœurs de Prouille, de Cette, de Nay, de Dax, etc., m'ont remis, chacune, un assortiment complet de ces objets. Nos Pères ne seront pas embarrassés pour en tirer parti. J'ai donc à transporter avec moi une cargaison de huit cents kilcs, et cette charge, ajoutée au poids déjà respectable de nos personnes, ferait chavirer notre embarcation si nous la laissions réduite à sa plus simple expression, c'est-à-dire telle que je viens de la décrire.

Pour lui donner plus de creux et plus de largeur, et lui permettre ainsi de porter sa charge sans couler à fond, on a surajouté deux planches de chaque côté. Je ne vous dis rien de la perfection avec laquelle ce travail a été exécuté. Le charpentier qui s'en est chargé a bien une hache et une scie à sa disposition, mais il n'a ni rabot ni varlope ; en outre, il lui manque... une main ! Aussi je vous laisse à penser si les planches sont ajustées suivant les règles de l'art. En certains endroits elles bâillent de façon à laisser passer le petit doigt.

En arrivant, et avant d'avoir vu les choses de mes yeux, n'écoutant que mon zèle, je me suis offert pour vider l'eau à mesure qu'elle entrerait dans la barque. Naturellement, on m'a pris au mot, car cela permet aux rameurs d'être tout à

leur besogne ; mais, en me rendant compte de notre bâtiment, je me suis demandé si je pourrais tenir mes engagements et suffire à épuiser les torrents d'eau qui vont nous envahir. On m'a rassuré. On va aller, dans la forêt, à la recherche d'essaims d'abeilles sauvages, on fera un amalgame de cire et de coton et l'on mettra des emplâtres, d'un bout à l'autre sur les cicatrices béantes de notre bateau.

Maintenant vous connaissez notre maison flottante, au moins dans ses parties essentielles : elle se compose d'un tronc d'arbre creusé et de quatre planches plus ou moins bien ajustées ; elle a huit mètres cinquante de long, un mètre quarante de large et soixante-dix centimètres de creux ; elle sera mise en mouvement par quatre rameurs et gouvernée par un pilote ; nous aurons une planche pour nous asseoir et (comble de raffinement !) on va nous faire un petit abri avec des feuilles de palmier, afin de nous garantir de la pluie et du soleil. Si, avec cela, nous ne sommes pas contents, il faut que nous soyons bien difficiles.

Le vendredi 18 janvier, nous nous embarquons. Le samedi 19 nous arrivons à Cangas ; le dimanche au Chicha. Le lundi matin 21, nous nous remettons en route après avoir dit la messe pour le bon peuple du Chicha.

Dans la journée nous passons en face de l'embouchure du Rio du Peixe. C'est dans cette rivière que s'est noyé un de nos premiers missionnaires, le R. P. Artigue, dont on ne trouva le corps qu'après trois jours de recherches laborieuses. On l'enterra dans le sable du rivage, puis, plus tard, on l'exhuma pour le transporter à Goyaz où il repose dans l'église de nos Pères. Salut aux braves qui meurent au champ d'honneur !

Le soir, nous arrivons à San José, où nous trouvons pour la dernière fois une population chrétienne mêlée aux Indiens.

Le mardi 22, nous nous réembarquons pour ne plus voir de village chrétien, jusqu'aux environs de Conceiçao, où nous espérons être dans huit jours. Le soir, quand la nuit vient

et qu'
canot s
par le
coup su
pilote, l
voyager
ger. Le
quons d'
son sur
s'accroch
nent pou
marine p
porter su
byrinthe
La nuit
mes assai
toute la n
contre ces
surtout qu
d'instrume
Le reste
Pendant la
chargées d'
sur la rive
Le 27, no
nes qui ann
voyage. Il
nous nous le
rant dans la
not, s'il s'ap
C'est ce qui
après minuit
bateau à un
Le matin v
plein air ; c

et que le moment de se reposer est arrivé, le pilote met le canot au milieu du courant, et nous nous laissons emporter par le flot, jusqu'au lendemain matin. Nous comptons beaucoup sur nos bons Anges Gardiens pour nous guider, et le pilote, lui, ne doit dormir que d'un œil, car ce moyen de voyager renouvelé de Moïse au berceau, n'est pas sans danger. Le fleuve est parsemé d'îles contre lesquelles nous risquons d'aller butter et de culbutter. Le courant, en cette saison surtout, charrie de grands troncs d'arbres qui souvent s'accrochent à quelque obstacle et qui, en s'arrêtant, deviennent pour notre fragile embarcation ce qu'est la roche sous-marine pour le transatlantique. Enfin, le courant peut nous porter sur les bords, et nous engager dans l'inextricable labyrinthe des arbres de la forêt.

La nuit du 25 au 26 fut une nuit sans sommeil. Nous fûmes assaillis par un nuage de moustiques et nous passâmes toute la nuit à nous débattre furieusement des deux mains contre ces infernales petites bêtes. C'est dans cette occasion surtout que j'ai compris comment elles avaient pu servir d'instrument à la justice de Dieu pour punir les Egyptiens. Le reste de notre voyage ne présente plus grand intérêt. Pendant la journée du 26 nous voyons défiler des " Ubas " chargées d'Indiens et, de temps en temps, nous apercevons sur la rive des " Aldeias " ou villages, plus ou moins peuplés

Le 27, nous trouvons les premières habitations chrétiennes qui annoncent le voisinage de Conceição, terme de notre voyage. Il est entendu avec le pilote Manoel-Archange que nous nous laisserions emporter une dernière fois par le courant dans la nuit du 27 au 28, mais qu'il arrêtera notre canot, s'il s'aperçoit que nous devons arriver avant le jour. C'est ce qui s'exécute de point en point. Vers deux heures après minuit, notre pilote donne ses ordres et on attache le bateau à un arbre de la rive.

Le matin venu, nous disons une dernière fois la messe en plein air ; car, une fois arrivés à Conceição, nous serions

assaillis et il nous serait difficile de trouver assez de liberté pour dire la messe comme il le faut. Nous préférons n'arriver qu'à un moment où nous pourrions nous livrer librement, de part et d'autre, à la joie de nous revoir.

Vers sept heures, nous reprenons notre voyage et, quelques instants après, à un endroit où le fleuve se déroule en ligne droite comme un immense ruban dont l'extrémité se confond avec le ciel, nous apercevons une petite anse qui sert de port à Conceição. C'est dans un pays tout-à-fait désert que le P. Gil Villanova entreprit, ces dernières années, la fondation de cette ville, qui se peupla depuis d'un grand nombre d'Indiens et de chrétiens. L'immense fleuve était alors l'extrême limite du monde civilisé ; de l'autre côté c'était l'inconnu, la forêt vierge dans toute la force du terme, le pays sauvage par excellence. Bien peu nombreux sont encore ceux qui ont osé s'y aventurer, et jamais en s'écartant beaucoup de la rive. C'est dans le port de la nouvelle cité que nous allons aborder, mais il faut deux bonnes heures encore pour arriver.

De temps en temps nos "barqueiros" tirent des coups de fusil pour annoncer notre arrivée. Voilà qu'on nous répond ! On nous a entendu. Une petite barque est en sentinelle, et aussitôt que ceux qui la montent nous ont dévisagés de façon à ne pas se méprendre sur notre compte, ils font force de rames et vont annoncer la grande nouvelle. Mon Dieu ! comme nous allons lentement !...

Enfin, Conceição se montre à nos yeux. Toute la population est sur le rivage à nous attendre et, au premier rang, le Père Gil Villanova avec sa grande barbe ! Puis le Père Guillaume Vigneau, entouré d'un essaim de petits Peaux-Rouges. Nous abordons enfin et nous sautons dans les bras les uns des autres. Mais on ne nous permet pas de nous embrasser trop longuement.

Bientôt, je sens une grappe de petits marmots qui se suspendent à mes bras, à mes habits, qui se glissent sous mon

scapulaire, qui me poussent par derrière, qui s'empêtrent dans mes jambes par devant, en criant à tue-tête. Il me faut embrasser tout ce monde et ce n'est pas facile car ils veulent l'être tous à la fois, et j'avance d'autant moins à la besogne qu'ils y mettent, eux, plus d'empressement. Enfin, tirailé, poussé, porté par tout ce tourbillon, j'arrive à la maison des Pères.

On me fait asseoir. Aussitôt, deux ou trois de ces bambins me sautent sur les épaules et je sens une fourmilière de petites mains qui me tâtent, me palpent, me pincent. Je suis ahuri et je supplie les Pères de venir à mon secours. Enfin, le Frère Jean arrive ; de chaque main, il empoigne deux ou trois de ces diabolins et finit par les mettre à la raison. Nous pouvons nous retrouver, nous regarder, nous réembrasser, nous réjouir, nous donner des nouvelles les uns des autres.

Nos petits Indiens sont au nombre de cinquante, entièrement à la charge des Pères pour la nourriture, le vêtement et le reste. Ils sont turbulents, indisciplinés, batailleurs. La timidité n'est pas leur fort, ni la discrétion non plus. Ils s'approchent de vous, le sourire sur les lèvres, vous embrassent d'un air câlin ; en même temps, ils glissent subtilement la main dans votre poche et vous dérobent ce qui est à leur convenance. Ils ne se font aucun scrupule de mentir. Ils demandent beaucoup et ne trouvent jamais qu'on leur donne trop. Par ailleurs, dire *merci* est un acte d'humilité qui semble coûter beaucoup à leur orgueil. Je leur ai distribué beaucoup de cadeaux depuis huit jours que je suis ici ; je n'ai pas pu obtenir qu'un seul me dit : *Merci*. — Voilà qui n'est guère encourageant, et il ne sera pas facile d'amener ces fiers enfants de la forêt à courber la tête sous la loi de l'Évangile, qui est faite d'humilité et de douceur. Pourtant, il y a dans ces natures sauvages quelque chose qui excite la sympathie.

Nous étions tranquillement assis à prendre notre récréa-

tion, et les enfants s'amusaient de leur côté dans l'enclos qui leur est réservé, quand nous voyons tout à coup un de ces bambins sauter par-dessus l'enceinte de deux mètres de haut qui nous entoure. Puis, il s'approche, met bas son pantalon et, d'un air tragique, le jette aux pieds du P. Vigneau. Puis, s'enveloppant noblement dans sa dignité, notre jeune Achille se retire sous sa tente, je veux dire qu'il s'enfuit dans la forêt. Le P. Vigneau va aux informations pour savoir ce qui s'est passé. Il y eu une bataille et notre fugitif a eu le dessous. Il a reçu plus de coups qu'il n'en a donné et il a été obligé de céder le terrain à son adversaire. De rage, il ne veut plus paraître ; jeter le pantalon aux orties, cela veut dire désertir le collège, retourner à la vie sauvage. Le bon pasteur, le P. Gil courut après la brebis égarée et réussit à la ramener. Il pansa ses plaies, mit de l'onguent sur les bleus dont son corps était couvert, surtout consola son amour-propre, et finit par le réintégrer dans le bercail. Ces scènes se reproduisent presque chaque jour, car nos moutards ont des duels terribles, où ils montrent tout l'entraînement et toute l'obstination de leur orgueil.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons reçu la visite des parents de nos petits pensionnaires, ou plutôt de la tribu tout entière. Une centaine de guerriers, armés de pied en cap, c'est-à-dire leur arc et leur casse-tête à la main, sont venus se ranger en ordre de bataille devant la maison de nos Pères. Nous les avons passés en revue et avons distribué à chacun une poignée de mains, à tous du tabac, des hameçons et autres objets à leur convenance. Ensuite nous avons fait la même politesse aux femmes et aux enfants, qui étaient bien deux cents cinquante ou trois cents. Tous sans exception portaient le costume qu'avaient Adam et Ève avant le péché originel.

A un peu plus tard d'autres détails, si j'en recueille qui puissent vous intéresser. Priez bien, s'il vous plaît, pour ces pauvres sauvages ! Priez bien pour les missionnaires qui les évangélisent ! Priez bien enfin et surtout pour le missionnaire d'occasion qui est venu les visiter, et qui reste votre tout cordialement et tout religieusement dévoué en Notre-Seigneur et en saint Dominique.

FR. ÉTIENNE M.-D. GALLAIS,
Des Fr.-Prêch.